

Libretto

ROBERT GRAVES

KING JESUS

roman

Traduit de l'anglais par

CLAUDE SEBAN

libretto

Titre original :
King Jesus

© By The Trustees of the Robert Graves Copyright Trust.

© Libella, Paris, 2016.

ISBN : 978-2-36914-288-1

Robert Graves (1895-1985) est un poète et romancier britannique. Blessé sur le front lors de la Première Guerre mondiale, il vécut la majeure partie de sa vie sur l'île de Majorque. Spécialiste des mythes et de l'Antiquité, il a connu le succès avec sa trilogie romanesque sur l'Empire romain, *Moi, Claude, empereur*, et son récit *Les Mythes grecs*.

Lorsque dans l'*Évangile des Égyptiens*, Shelom demanda au Seigneur: «Combien de temps la mort régnera-t-elle?», Il répondit: «Aussi longtemps que les femmes continueront à enfanter...» Et quand elle demanda encore: «J'ai bien fait de ne pas en mettre au monde, alors?», Il répondit: «Mange toutes les plantes sauf celle qui est amère...» Et quand elle s'enquit du temps où les choses à propos desquelles elle L'avait questionné seraient sues, Il répondit: «Lorsque vous, les femmes, aurez foulé aux pieds le vêtement de la honte et quand les deux deviendront un, et quand le mâle avec la femelle ne sera ni mâle ni femelle...» Et le Sauveur dit dans le même *Évangile*: «Je suis venu détruire l'œuvre de la Femme.»

CLÉMENT D'ALEXANDRIE (*Stromata*, III).

[...] Les commentateurs font allusion à Jeshu-ha-Notzri [c.-à.-d. Jésus] en mentionnant le mauvais royaume d'Édom, puisque c'était sa nation... Il fut pendu la veille d'une Pâque... Il était proche du royaume [c.-à.-d. dans l'ordre de succession].

Balaam le Boiteux [c.-à.-d. Jésus] avait trente-trois ans quand Pintias le Voleur [c.à.d. Ponce Pilate] le tua... On dit que sa mère descendait de princes et de dirigeants mais fréquentait des charpentiers.

Lexicon Talmudicum, sub «Abanarbel»
et *Talmud Babli Sanhedrin* 106b, 43a, 51a.

PREMIÈRE PARTIE

CARTE DE
LA PALESTINE



Les simplets

Moi, Agabus, le Décapolitain, j'ai commencé cet ouvrage à Alexandrie dans la neuvième année de l'empereur Domitien et l'ai achevé à Rome dans la treizième année du même règne¹. J'y raconte l'histoire de Jésus, le faiseur de miracles, héritier légitime des territoires d'Hérode, roi des Juifs, qui fut condamné à mort dans la quinzième année de l'empereur Tibère par Ponce Pilate, gouverneur général de Judée. L'un des nombreux exploits de Jésus, et non des moindres, fut que, déclaré mort par ses bourreaux après une crucifixion ordinaire et mis au tombeau, il revint cependant voir ses amis galiléens à Jérusalem deux jours plus tard et, après les avoir convaincus qu'il n'était pas un fantôme, leur fit ses adieux et disparut de façon tout aussi mystérieuse. Le roi Jésus (car il avait droit à ce titre) est désormais adoré à l'égal d'un dieu par une secte appelée les chrestiens de la Gentilité.

C'est le nom courant donné aux chrétiens, un mot qui signifie «disciple du roi oint». Chrestien voulant dire «disciple du Chrestos, de l'homme bon» – «bon» au sens de simple, bénéfique, propice –, le terme est moins suspect aux yeux des autorités que celui de «christian». «Christos» apparaît en effet comme un défi à l'empereur, qui a exprimé l'intention d'extirper le nationalisme juif une fois pour toutes.

1. 89-93 après J.-C. (N.d.A.)

Bien entendu, « chrestos » a également le sens péjoratif de « benêt ». « *Chrestos ei!* – Quel simplet tu fais ! » – a jeté Pilate avec mépris à Jésus, le matin de la crucifixion. Et comme les chrétiens tirent gloire de leur simplicité – poussée à un degré extravagant par les plus sincères – ainsi que d’être tenus dans le même mépris que le roi Jésus, ils ne refusent pas d’être appelés les « simplets ». Au départ, cette religion ne concernait que les Juifs, qui se faisaient une idée de Jésus très différente de celle popularisée par les chrétiens de la Gentilité ; elle s’est ensuite propagée des Juifs de Palestine à ceux de la Dispersion, dont on trouve des communautés en Babylonie, Syrie, Grèce, Italie, Égypte, Asie Mineure, Libye, Espagne... bref, dans presque tous les pays du monde ; et c’est aujourd’hui une religion internationale comptant une nette majorité de Gentils. Le visionnaire Paul de Tarse, qui fut à l’origine de leur schisme et n’était lui-même qu’à moitié juif, a en effet admis dans son Église les très nombreux Gentils convertis au judaïsme, les « craignant Dieu » qui, ayant reculé devant la circoncision et la rigueur des rites juifs, étaient empêchés de devenir des fils honoraires d’Abraham. Paul déclara que la circoncision n’était pas nécessaire au salut et que Jésus lui-même avait attaché peu d’importance aux lois cérémoniales juives, estimant que Jéhovah, le dieu des Juifs, faisait plus de cas de la vertu morale que du respect scrupuleux des rites. Paul assura également aux Gentils que Jésus (qu’il n’avait jamais rencontré) avait ordonné de façon posthume que la consommation symbolique de son corps et de son sang devienne une institution permanente de l’Église chrétienne. Ce rite, appelé eucharistie, établit un pont opportun entre le judaïsme et les mystères grecs et syriens – je veux parler de ceux qui comportent la consommation sacramentelle du corps sacré de Tammuz et du sang sacré de Dionysos – et ce pont des milliers de convertis l’ont emprunté. Les chrétiens judaïsants ont toutefois rejeté l’eucharistie comme

une pratique idolâtre. Ils ont également trouvé blasphématoire que les chrétiens de la Gentilité considèrent que Jésus entretienne le même genre de relation avec Jéhovah que, par exemple, le dieu Dionysos avec son père Zeus, qui l'a eu de la nymphe Sémélé. Pour les Juifs, un dieu engendré doit logiquement avoir une mère, et ils nient que Jéhovah ait jamais eu commerce avec des nymphes ou des déesses.

Le fait est que les Juifs en tant que nation se sont persuadés qu'ils diffèrent de tous les peuples vivant au bord de la mer Méditerranée sur un point essentiel, à savoir qu'ils n'ont jamais dû aucun hommage à la Triple Grande Déesse de la Lune, réputée avoir enfanté les races méditerranéennes, non plus qu'à aucune autre déesse ou nymphe. Cette assertion ne tient pas, car on trouve dans leurs livres sacrés des traces indiscutables de leur ancien attachement, notamment dans ce qu'ils rapportent de leurs héros Adam, Noé, Abraham, Jacob et Moïse. Les superstitieux disent même que, si les Juifs sont aujourd'hui la plus misérable des nations civilisées, s'ils sont dispersés, sans foyer et suspects, c'est à la vengeance inéluctable de la Déesse qu'ils le doivent; ils ont en effet été les principaux promoteurs du mouvement religieux dirigé contre elle, dans leur pays et dans tous ceux de la Dispersion. Ils ont proclamé Jéhovah seul souverain de l'univers et représenté la Déesse comme une simple démons, sorcière, reine des prostituées, succube et brandon de discorde.

Il paraît évident que Jéhovah fut jadis considéré comme un fils dévoué de la Grande Déesse, lui obéissant en toutes choses et qui, grâce à sa faveur, absorba un certain nombre de dieux et petits dieux rivaux diversement nommés : dieu-térébinthe, dieu-foudre, dieu-grenade, dieu-taureau, dieu-bouc, dieu-antilope, dieu-veau, dieu-marsouin, dieu-bélier, dieu-âne, dieu-orge, dieu de la Guérison, dieu-lune, dieu du Grand Chien, dieu-soleil. Plus tard (s'il est permis de s'exprimer ainsi), il agit exactement comme son homologue romain,

Jupiter capitolin : il forma une trinité divine avec deux des trois personnes de la déesse, à savoir Anat des Lions et Ashima des Colombes, équivalents de Junon et de Minerve – la troisième personne, une sorte d'Hécate appelée Shéol, se retirant pour régner sur les régions infernales. La plupart des Juifs estiment qu'elle s'y trouve toujours, car ils disent : «Jéhovah n'a pas de part dans Shéol», et ils citent l'autorité du cent quinzième Psaume : «Les morts ne louent pas Jéhovah, ni tous ceux qui descendent au Silence.» Mais Jupiter, dont l'épouse et ancienne mère Junon s'occupe toujours seule des affaires des femmes, dont Minerve que l'on appelle sa fille préside encore à toutes les activités intellectuelles, et qui est lui-même bisexuel, ne s'est jamais soucié d'agir comme Jéhovah juste avant sa captivité forcée à Babylone, c'est-à-dire de répudier les deux déesses qui lui étaient associées pour tâcher de régner à la fois sur les hommes et les femmes dans un isolement splendide. Zeus olympien ne s'y est pas risqué non plus. Lui aussi passe pour avoir été autrefois le fils dévoué de la Triple Déesse et pour avoir aboli plus tard sa souveraineté, après avoir castré son amant Cronos. Il laisse cependant à son épouse Héra, à sa sœur Déméter et à ses filles Artémis, Aphrodite et Athéna le soin de s'occuper des affaires des femmes. Il lui est certes arrivé de se montrer sévère à leur égard (si l'on en croit les mythographes), mais il ne peut régner de manière satisfaisante sans elles. Un dieu sans déesse est une insuffisance spirituelle ; les Romains et les Grecs en sont d'accord, mais ce n'est pas l'avis des Juifs.

Dans un passage plutôt obscène du livre du prophète Ézéchiél, on trouve l'acte de divorce entre Jéhovah et ses deux déesses associées, appelées Ohola et Oholiba. La Trinité s'est pourtant maintenue en Haute-Égypte dans un temple juif d'Éléphantine jusqu'il y a cinq cents ans.

On ne peut comprendre l'histoire de Jésus autrement qu'à la lumière de cette obsession des Juifs pour la patriarchie

céleste ; il ne faut en effet jamais oublier que, malgré toutes les apparences, malgré même son apparent parrainage du rite eucharistique, la fidélité de Jésus à l'égard de Jéhovah ne s'est démentie à aucun moment. Il déclara un jour à Shelom, l'accoucheuse qui l'avait mis au monde, qu'il était « venu détruire l'œuvre de la Femme » ; il acceptait le titre de « Fils de David », ce roi David qui avait affermi la monarchie juive et persuadé les prêtresses d'Anat, régnant jusqu'alors fièrement sur des clans et des tribus, de se contenter d'une place dans son harem royal. Et en sa qualité de deuxième Adam, Jésus s'imposa la tâche de réparer le mal que, selon la légende patriarcale, le premier Adam avait fait en prêtant coupablement l'oreille à la proposition séduisante de sa femme, Ève.

Que le patriarcat soit une meilleure solution au problème éternel des relations entre hommes et femmes que le matriarcat ou les divers compromis adoptés par les nations civilisées, qui en décidera ? Il nous suffit de noter ici qu'à un moment critique de leur histoire les Juifs choisirent d'interdire aux prêtresses de participer plus longtemps à leurs rites sacrés. Selon eux, les femmes ont un effet perturbateur sur la vie religieuse : elles y introduisent l'élément sexuel qui tend inévitablement à confondre l'extase mystique avec l'érotisme. C'est un argument qui a son poids parce que la promiscuité sexuelle des périodes de fêtes aboutit à relâcher les liens familiaux et à désorganiser le système social. Cette théorie juive avait par ailleurs un aspect politique : située au carrefour du monde, cette nation ne pouvait espérer survivre qu'en tenant son quant-à-soi et en évitant les alliances étrangères dans lesquelles reines et prêtresses amoureuses et éprises de luxe entraînent invariablement leurs sujets. Les Juifs, qui ne sont qu'en partie orientaux, n'ont toutefois jamais réussi à soumettre parfaitement leurs femmes, et n'ont donc jamais pu servir Jéhovah avec la pureté qu'ils professent. La Grande

Déesse, à qui appartenait à l'origine la terre de Palestine, ne cesse de les faire trébucher et de les pousser à des folies. Belili, son nom le plus ancien, ils l'écrivent Bélial qui veut dire « destruction totale ». Au début, leur reniement leur inspira quelques scrupules, et le poète Jérémie qui vivait à cette époque cite les propos de certains d'entre eux : « Nous continuerons à [...] offrir de l'encens à la Reine du ciel et à lui verser des libations, comme nous le faisons, nous, nos pères, nos rois et nos princes, dans les villes de Juda et les rues de Jérusalem : alors nous avions du pain à satiété, nous étions heureux et nous ne voyions point de malheur. Mais depuis que nous avons cessé d'offrir de l'encens à la Reine du ciel et de lui verser des libations, nous avons manqué de tout et avons péri par l'épée et la famine. » Mais les autres restèrent fermes dans leur résolution.

Le vénérable temple de la Déesse à Hiérapolis, sur la rive syrienne du haut Euphrate, une région que la légende biblique associe aux patriarches Abraham et Isaac, mérite une visite. Là, un dieu solaire monté sur un taureau, une sorte de Dionysos-Apollon-Zeus, est marié à sa mère, la déesse-lune, qui chevauche un lion et tient un serpent à la main. La Trinité, dominée par la Mère, est complétée par une divinité bisexuelle ambiguë dont la colombe est l'animal sacré. Le temple, où officient des femmes rendant des oracles et des prêtres eunuques, regarde à l'est ; devant les portails se dressent deux énormes colonnes phalliques, pareilles à celles du Temple du roi Salomon ; à l'intérieur, c'est une débauche d'or, de pierres précieuses et de marbre. Les rites, compliqués, comprennent la prostitution prémaritale pour les jeunes femmes ; l'autocastration pour les jeunes hommes, et pour les autres des intercessions, des menaces, des hymnes de louange, des libations, des purifications, de l'encens, des sacrifices de moutons, de chèvres et d'enfants ainsi que des holocaustes d'animaux vivants que l'on pend à des térébinthes et des

oracles rendus en observant des poissons sacrés et des statues suantes. Le Temple aurait été dédié à la déesse-lune par Deucalion (que les Juifs appellent Noé) après que le déluge qui avait submergé l'Asie eut enfin déçu. Une arche sacrée en bois d'acacia y est exposée en l'honneur de Deucalion, et l'on verse de l'eau dans le gouffre où les eaux sont censées avoir disparu.

Les Cananéens, que les Israélites conquièrent et réduisirent en esclavage sous Josué, adoraient cette déesse. Ce qui subsiste de ces peuples reste attaché au culte du térébinthe, de la colombe et du serpent ; ils continuent à préparer des gâteaux d'orge en l'honneur de la déesse et à assurer à toute jeune fille le droit de se constituer une dot par la prostitution.

Je conçois qu'il soit politiquement judicieux de dissimuler certains faits remarquables concernant la naissance et l'origine de Jésus à tous ceux qui n'appartiennent pas au premier cercle des initiés chrétiens. Il m'a fallu mener une enquête patiente et discrète pour les découvrir, et il me paraît évident que, s'ils venaient à la connaissance de l'empereur, on pourrait difficilement lui reprocher de soupçonner que le communisme religieux éthéré des chrétiens dissimule un royalisme juif militant. Je conçois aussi que Paul ait judicieusement agi en décidant de dissocier autant que possible la nouvelle foi de celle dont elle était issue, et s'il est faux de dire que la nation juive rejeta Jésus, il est incontestable que depuis la chute de Jérusalem les malheureux nationalistes juifs restants détestent non seulement les chrétiens de la Gentilité, mais aussi les judaïsants. Ces derniers suscitèrent la colère en refusant d'aider à la défense de la Ville sainte pour aller s'installer hors de Judée, à Pella, de l'autre côté du Jourdain, décision qui parut à l'époque lâche et peu patriotique.

Les chrétiens judaïsants s'étaient conformés strictement à la lettre de la Loi sous la conduite de Jacques, leur premier chef (je parle de l'évêque de Jérusalem, demi-frère de Jésus).

Ils n'étaient pas lâches ; ils estimaient simplement que c'était pécher que de livrer une guerre. Jésus en personne ayant prévu le sort de Jérusalem et pleuré sur elle, on ne pouvait guère attendre d'eux qu'ils risquent leur salut éternel pour défendre ses murs. Après qu'elle eut été prise par Titus, beaucoup furent tentés de renoncer au judaïsme, qui leur valait le double désavantage d'être maltraités par les Romains en tant que Juifs et méprisés par leurs coreligionnaires en tant que traîtres. Mais ils tenaient à rester fidèles à Jésus. Fallait-il donc qu'ils modifient leurs principes et rejoignent l'Église chrestienne des Gentils, conduite à l'origine par l'apôtre Philippe, mais réorganisée après sa mort par leur ancien ennemi et persécuteur, Paul, celui-là même qui avait un jour précipité Jacques au bas des marches du Temple ? Cela les obligerait à frayer avec des convertis chrestiens incirconcis et impurs de toutes classes et conditions, qui pour la plupart ne savaient pas quatre mots d'hébreu et dont tous considéraient la loi de Moïse comme virtuellement abrogée.

Le choix était difficile, et seuls quelques-uns choisirent la solution plus héroïque qui consistait à rester fidèle à la Loi. Les chrestiens de la Gentilité se montrèrent accommodants envers ceux qui composaient, car Jacques était mort, tout comme Paul et Pierre, et Jésus lui-même leur avait ordonné de pardonner à leurs ennemis. Il était important que des dissensions indécentes ne viennent pas compromettre une religion prônant l'amour fraternel. Bien qu'il ne fût pas question de soulever une nouvelle fois le problème de la circoncision, un compromis doctrinal combla la brèche ; de plus, les Gentils amassèrent des charbons ardents sur la tête des judaïsants – selon leur expression – en les délivrant de leurs tracasseries financières. Le conflit de Paul avec l'Église primitive avait en effet largement tenu à des questions d'argent. Celui-ci avait compté sur une grosse somme recueillie auprès des convertis d'Asie Mineure et sur une vision extatique du ciel

obtenue pendant une transe épileptique pour être admis au nombre des apôtres. On l'avait informé avec froideur que les dons de l'esprit ne s'achetaient pas et que sa vision était d'une ambition indécente.

Comme tous les compromis, celui-là avait ses inconvénients ; le plus grand fut l'abondance de petites contradictions qui tissent le compte rendu officiel de la vie et de l'enseignement de Jésus du fait de la fusion de traditions rivales. Ce furent les pétriniens, les disciples de l'apôtre galiléen Pierre, qui servirent de médiateurs entre les deux groupes – de ce même Pierre qui, assez curieusement, avait été un zélate converti, un nationaliste militant, rejeté par les adeptes de Jacques pour frayer avec ceux de Paul, et *vice versa*. Comme l'avait prévu Jésus, ce fut sur la roche pétrinienne que l'Église fut finalement édifiée, et le nom de Pierre précède désormais celui de Paul sur les diptyques.

Que personne ne se laisse abuser par les calomnies contre les Juifs en général et les pharisiens en particulier, qui circulent encore parmi les chrétiens de Rome malgré la réconciliation formelle des Églises. Les libellistes gentils accusent les Juifs d'avoir en masse rejeté Jésus. Répétons ici qu'il n'en fut rien. Tous ses disciples étaient juifs. Les chrétiens judaïsants restèrent une secte honorable en Judée et en Galilée jusqu'à la « sécession de Pella » et, pendant toutes ces années, ils fréquentèrent sans réticence le Temple et même la synagogue, ce qui n'a rien d'étonnant puisque Jésus avait fait de même et explicitement déclaré à la femme de Sichem, en Samarie : « Le salut vient des Juifs. »

On accuse également les Juifs d'avoir officiellement condamné Jésus à la crucifixion après un procès du Beth Din, ou Haute Cour religieuse. Ils ne firent rien de tel. Qui-conque a la moindre connaissance de la procédure juive ne peut le croire un instant, ni douter que ce furent les soldats romains qui crucifièrent Jésus sur l'ordre de Pilate.

Quant aux pharisiens, présentés par les libellistes comme ses pires ennemis, il ne critiqua jamais cette secte éclairée dans son ensemble, mais s'en prit seulement à des adeptes particuliers manquant à leurs hautes prétentions morales, ou à des étrangers qui se faisaient passer pour des pharisiens, et notamment à ceux qui profitaient de sa méthode dialectique d'enseignement pour tâcher de l'entraîner dans des déclarations révolutionnaires. Les pharisiens adoucissaient en effet les dispositions les plus dures de la loi mosaïque, et ils prêchaient et pratiquaient les vertus mêmes que les chrétiens de la Gentilité prétendent aujourd'hui exclusivement et originellement chrétiennes. Leur code moral fut formulé peu après l'Exil par des descendants de la prêtrise aaronique, écartés des hautes charges sous le règne du roi Salomon par les usurpateurs sadocites, ou sadducéens ; sans appointements ni devoirs ecclésiastiques pour les distraire, ces prêtres purent raffiner les valeurs spirituelles loin de la corruption de la politique. Jésus condamner les pharisiens ! C'est comme si l'on prétendait que Socrate avait désapprouvé les philosophes en général parce qu'il avait trouvé des points faibles dans les arguments de certains sophistes.

Les sadducéens ecclésiastiques, qui étaient nécessairement des hommes politiques, n'avaient guère conscience de la mission spirituelle particulière dont les Juifs dans leur ensemble se considéraient investis, et ils se montraient toujours prêts à rencontrer les étrangers à mi-chemin en gommant délibérément leurs caractéristiques nationales. Lorsque, sous le commandement des Maccabées, les pharisiens – mot qui signifie les Séparés, ceux qui se séparent des choses impures – eurent conduit leur révolte religieuse et populaire contre les Séleucides hellénisants, héritiers syriens d'Alexandre le Grand, ce furent les sadducéens qui défirent leur œuvre en persuadant les derniers Maccabées de retomber en partie dans l'hellénisme. Ils abandonnèrent par ailleurs le principe pharisaïque

voulant que l'on ne prenne les armes que pour défendre la liberté religieuse, et l'agrandissement de ce petit royaume pauvre par des guerres de conquête contre l'Idumée et la Samarie finit par l'entraîner à sa perte.

Lorsque les chrestiens de la Gentilité déclarent que Jésus a émis des critiques apparemment sévères à l'égard de la loi mosaïque, ils ne savent pas qu'il ne faisait très souvent que citer avec approbation les remarques critiques du rabbin Hillel, le plus révérend des docteurs pharisiens. Je ne voudrais pas non plus vous laisser ignorer que, dans certains villages reculés de Syrie où chrestiens judaïsants et Juifs vivent encore côte à côte en bonne entente, les chrestiens sont admis à prier dans la synagogue et considérés comme une sous-secte des pharisiens.

À l'époque de Jésus, il y avait différents degrés de pharisaïsme, je le concède. Comme il le souligna lui-même, la prospérité matérielle tend à affaiblir le sentiment spirituel, et beaucoup de prétendus pharisiens avaient oublié l'esprit de la Loi pour ne se souvenir que de la lettre. Mais, dans l'ensemble, le premier triomphait de la seconde, et dans l'ordre monastique des esséniens, les plus conservateurs des pharisiens, la spiritualité et la bonté du cœur étaient pratiquées avec plus de méthode et d'humanité que dans toutes les sociétés chrestiennes actuelles qui n'ont pas étroitement modelé leur discipline sur la leur.

Pourquoi les libellistes répandent-ils ces bruits s'ils sont dépourvus de fondement ? demandera-t-on. La réponse est simple. D'abord, les chrestiens judaïsants qui subsistent refusent toujours de déifier Jésus, étant donné qu'aux yeux des Juifs il n'existe qu'un dieu ; en second lieu, les chrestiens de la Gentilité ignorant l'hébreu, les judaïsants sont naturellement très avantagés pour interpréter aussi bien les prophéties messianiques concernant Jésus que le recueil de ses thèses et discours moraux, ce qui a provoqué jalousie et

ressentiment. Des vérités qui font l'effet d'une illumination totalement originale à un Gentil élevé dans la religion olympienne apparaissent aux judaïsants comme un développement logique du pharisaïsme.

Lors d'une agape où j'avais été invité, j'ai un jour entendu un chrestien romain s'écrier : « Écoutez, mes frères et mes sœurs en Christ, je vous apporte de bonnes nouvelles ! Jésus a complété les Dix commandements donnés à Moïse en y ajoutant deux des siens : “Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton pouvoir”, et “Tu aimeras ton prochain comme toi-même”. »

On l'applaudit beaucoup.

Un ancien judaïsant assis à côté de moi cligna les yeux et remarqua avec une pointe d'ironie : « Oui, frère, le Christ a bien parlé ! Et j'entends dire à présent que ces coquins de copistes juifs lui ont volé sa sagesse et interpolé le premier de ces deux commandements essentiels dans le sixième chapitre du Deutéronome, et le second dans le dix-neuvième chapitre du Lévitique !

– Que le Seigneur Dieu leur pardonne leur vol et leur méchanceté ! s'exclama une pieuse matrone à l'autre bout de la table. Je suis sûre que les pharisiens sont derrière ! »

Ne voulant pas provoquer de tumulte, je m'abstins de lui rappeler que Jésus a qualifié les pharisiens de « justes qui n'ont pas besoin de repentir », de « bien portants qui n'ont pas besoin de médecin », et que dans sa parabole du fils prodigue il en fait le type du fils honnête resté à la maison.

Dans les Églises chretiennes, comme dans les sectes orphiques et les autres sociétés religieuses, la doctrine secrète est souvent enseignée sous une forme dramatique. Si c'est là une manière ancienne et admirable de transmettre les vérités religieuses, le procédé a ses désavantages quand les personnages ne sont pas mythiques mais historiques, et quand les fidèles prennent au pied de la lettre ce qui n'est qu'inven-

tion dramatique. J'ai devant moi une copie du drame de la Nativité utilisée aujourd'hui par l'Église égyptienne, et où les principaux orateurs sont l'ange Gabriel; Marie, la mère de Jésus; sa cousine Élisabeth; le prêtre Zacharie, époux d'Élisabeth; Joseph, époux de Marie; trois bergers; trois astrologues; l'accoucheuse Salomé; le roi Hérode; la prophétesse Anne et le prêtre Siméon. La pièce est écrite simplement mais avec adresse, et je ne trouve rien à lui reprocher en tant qu'œuvre de piété. Elle s'attache à démontrer que Jésus était le Messie attendu par les Juifs et, plus que cela, l'Enfant divin annoncé par tous les mystères antiques, grecs, égyptiens, celtes, arméniens et même indiens. Ainsi, le troisième tableau se déroule dans l'étable de Bethléem, sur une scène plongée dans la pénombre.

Le Coq (chantant) : « Le Christ est né ! »

Le Taureau (meuglant) : « Où ? »

L'Âne (brayant) : « À Bethléem ! »

Précisons en passant que ces bêtes ne sont pas des personnages cocasses empruntés aux fables d'Ésope; il s'agit d'animaux sacrés. Le coq est celui d'Hermès, le Conducteur des âmes, et d'Esculape, le Guérisseur. Il chasse les ténèbres de la nuit et annonce la renaissance du Soleil. Souvenez-vous des dernières paroles de Socrate avant qu'il ne boive la ciguë : il rappelle à un ami qu'il a promis un coq à Esculape, et je suppose qu'il exprimait par là l'espoir d'une résurrection. Le coq figure aussi dans le récit des souffrances finales de Jésus, et l'on y voit aujourd'hui un présage de sa résurrection, mais je trouve cette idée un peu tirée par les cheveux. Le bœuf et l'âne sont les animaux symboliques des deux messies annoncés, les fils de Joseph et de David, que les chrétiens identifient tous deux à Jésus. Les commentateurs juifs expliquent invariablement que « le bœuf et l'âne » mentionnés dans le trente-deuxième chapitre d'Isaïe font référence à ces deux messies.

Après ce bref dialogue entre les bêtes, le jour point, et l'on

découvre la Sainte Famille. La Mère vierge et l'Enfant ont leur antique attitude : la première porte une robe bleue et une couronne d'étoiles argentées ; le second est couché selon la tradition dans le panier de la mangeoire, utilisé aussi dans les mystères de Delphes et d'Éleusis. Un peu à l'écart, un Joseph barbu s'appuie sur un bâton ; il ne porte ni couronne ni vêtements de pourpre, c'est le type de l'homme juste à qui sa vertu vaut de participer à l'illumination divine. On entend au loin des tambours et des flûtes, qui se rapprochent peu à peu. Trois joyeux bergers entrent, semblables à ceux qui adorèrent l'enfant Zeus sur le mont Ida... ou (s'il est permis de le révéler) aux mystagogues costumés en bergers qui, présentant à la lueur des torches l'enfant à la naissance virginale lors de la cérémonie de l'Avent qui donne son nom aux mystères d'Éleusis, s'écrient : « Réjouissez-vous ! Réjouissez-vous ! Nous avons trouvé notre roi, le fils de la Fille de la Mer, couché dans ce panier parmi les roseaux du fleuve ! »

Je ne conteste pas la tradition voulant que l'enfant Jésus ait reposé dans une mangeoire à l'intérieur d'une étable, ni le fait que des bergers soient venus l'adorer, mais la vérité du reste de la scène ne doit pas être considérée comme littéraire mais plutôt comme « philosophique », selon le terme d'Aristote dans sa *Poétique*. Et bien que mes sources soient dignes de confiance, je ne peux être certain que mon propre récit de la Nativité soit en tout point exact. Je dirai cependant ceci : un spécialiste de la sculpture ou de la poterie grecques est généralement en mesure de reconstituer les détails perdus d'une œuvre d'art endommagée. Prenons par exemple un vase à figures noires représentant une scène de la descente aux Enfers d'Orphée ; s'il montre en outre les Danaïdes avec leur crible et que, à côté, au-dessus d'un endroit abîmé, le spécialiste remarque l'ébauche d'une grappe de raisin, deux doigts recourbés et, plus loin, un rocher, cela lui suffit : il voit en imagination Tantale haleter de soif et son criminel com-

pagnon, Sisyphe, rouler son monstrueux rocher en haut de la pente. Le problème de reconstruction que j'ai à résoudre est beaucoup plus difficile parce qu'il est question d'histoire et non de mythes. Toutefois, de sa naissance à sa mort, l'histoire de Jésus reste si proche de ce que l'on pourrait considérer comme un schéma mythique préordonné que j'ai pu en bien des occasions supposer certains événements dont j'ai ensuite prouvé par des recherches historiques qu'ils avaient eu lieu, et cela me laisse espérer que les parties de mon récit qui ne peuvent être établies ne sont pas totalement fantaisistes. Ainsi, Jésus a tant en commun avec le héros Persée que le fait que le roi Acrisios tente de tuer celui-ci lorsqu'il est nourrisson semble également avoir un rapport avec son histoire ; cet Acrisios était le grand-père de Persée.

J'ai également assisté à la représentation d'un autre drame religieux relatant les ultimes souffrances de Jésus. Les chrétiens ont eu tellement peur d'offenser les Romains que cette pièce est un chef-d'œuvre de duplicité. Comme on ne joue sur scène que ce qui fut publiquement dit ou fait en cette douloureuse occasion, la conduite infâme de Pilate paraît justifiée et même magnanime, et la responsabilité de l'assassinat légal retombe implicitement sur les Juifs, dont le grand prêtre se prétend le porte-parole.

Mais il me faut ici vous recommander de ne pas prendre les Écritures hébraïques pour argent comptant. Seules les envolées des poètes hébreux, ce que l'on appelle les « Livres prophétiques », peuvent être lues sans la crainte constante que des éditeurs sacerdotaux n'aient falsifié le texte, et elles aussi sont pour la plupart incorrectement datées et attribuées à des auteurs qui ne peuvent les avoir écrites. Ces pratiques peu érudites, les Juifs les justifient ainsi : « Quiconque dit une bonne chose au nom de celui qui aurait dû la dire apporte le salut au monde. » Par accident ou par la faute des éditeurs, les livres historiques et juridiques ont subi tant d'altérations

au fil du temps que le plus perspicace des spécialistes ne peut espérer éclaircir tous les points douteux et rétablir le texte original. Toutefois, en comparant les mythes hébreux avec ceux, populaires, de Canaan, et l'histoire des Juifs avec celle des nations voisines, on peut arriver à une connaissance raisonnable des événements anciens et des traditions juridiques qui ont le plus de rapport avec l'histoire secrète de Jésus, la seule qui nous importe ici.

Et quelle histoire extraordinaire ! Tout esclave des livres que je suis, je n'ai jamais rencontré sa pareille dans mes lectures. Et après tout, si malgré les interdictions claires prononcées par la loi hébraïque contre l'idolâtrie les chrestiens de la Gentilité sont poussés à partager la substance de Jésus dans leur eucharistie symbolique, et à l'adorer comme un Dieu en déclarant : « Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais personne comme lui jusqu'à ce qu'il revienne sur terre ! », qui peut les en blâmer sinon les Juifs dévots ? Être couché à sa naissance dans une mangeoire, être sacré roi, souffrir volontairement sur une croix, triompher de la mort, devenir immortel : tel fut le destin de cet ultime et noblissime descendant de la plus vénérable lignée royale du monde.

Les enfants de Rahab

Anne, fille de Phanouel de la tribu d'Aser, était veuve depuis soixante-cinq ans, mais le souvenir des dons de son époux au Temple et la piété remarquable qui la conduisait à rester nuit et jour dans la cour des Femmes finirent par lui valoir une charge honorable, celle de mère gardienne des vierges saintes. Il s'agissait de pupilles du Temple à qui elle apprenait l'obéissance et l'humilité, la musique, la danse, le filage, la broderie et la tenue d'une maison. Toutes étaient des filles d'Aaron, appartenant à l'ancienne noblesse lévite, et leurs parents les consacraient généralement au Temple pour leur assurer un bon mariage. On trouvait toujours des partis pieux, riches et bien nés pour les vierges du Temple. Elles étaient initiées au savoir de leur clan par la mère gardienne. Celle-ci devait connaître les règlements du Temple et la tenue à y adopter – ce dont s'assurait l'adjoint du grand prêtre –, mais en sa qualité de femme on ne lui demandait pas d'avoir une compréhension parfaite de la doctrine religieuse. Depuis qu'ils étaient revenus de leur captivité babylonienne au temps d'Esdras, les lévites avaient refusé aux filles d'Aaron leur ancienne fonction de prêtresses, leur interdisant comme à toutes celles de leur sexe de dépasser la cour des Femmes, séparée du sanctuaire par un mur massif et par la vaste cour des Hommes, ou parvis d'Israël.

Anne pleurnichait et marmonnait d'un ton monocorde et

dévoit quand elle se trouvait parmi les prêtres et les serviteurs du Temple, mais, seule en compagnie de ses élèves, elle leur parlait avec une calme autorité.

L'aînée des vierges était Miriam, que les chrétiens nomment Marie, la fille unique de Joachim le lévite, l'un de ceux que l'on dit de la lignée de David ou héritiers royaux. Pupille du Temple depuis l'âge de cinq ans, elle était née le jour même où les maçons avaient commencé à bâtir le temple du roi Hérode. Année après année, ce glorieux édifice absorbait le vieux temple de Zorobabel qui, construit sur les ruines de celui du roi Salomon, avait été pris plusieurs fois par des armées étrangères et semblait avoir perdu beaucoup de son pouvoir depuis que le roi Antiochos Épiphane l'avait profané. Treize ans avaient maintenant passé, et si le sanctuaire central – la Maison de Jéhovah et la cour des Prêtres – était achevé, de même que la majeure partie des deux cours intérieures, il faudrait encore près de soixante-dix ans pour que les maçons finissent le parvis des Gentils et les murs d'enceinte. Le nouveau temple couvrait deux fois la superficie de l'ancien, et l'on devait construire d'immenses soubassements sur le côté sud de la colline afin d'avoir suffisamment d'espace.

On avait confié à Anne du lin teint venant de la ville égyptienne de Péluse, qui devait être filé pour confectionner le rideau de la chambre sacrée, dite saint des saints, que l'on changeait tous les ans – tâche dont seules des vierges pouvaient s'acquitter. Anne tira au sort parmi les pupilles les plus âgées pour déterminer à qui reviendrait l'honneur de filer les fils pourpres, écarlates, violets et blancs. Le pourpre échut à Miriam, ce qui excita l'envie de ses compagnes, et parce que c'était une couleur royale, elles l'appelèrent moqueusement « petite reine ». Mais Anne dit : « Il est vain de contester le sort, dont le ciel décide. Réfléchissez, mes filles, quelqu'un d'autre parmi vous porte-t-il le nom de Miriam ? Et Miriam, la sœur

royale de Moïse, n'a-t-elle pas effectué une danse de victoire avec ses compagnes au bord de la mer Pourpre?»

Lorsqu'elle tira une nouvelle fois au sort et que l'écarlate royal échut aussi à Miriam, elle déclara pour prévenir leur jalousie : « Faut-il s'en étonner ? Qui d'autre parmi vous est de Kozéba ? » Ce village tient en effet son nom de l'étoile de David, et il appartenait à ses héritiers.

« Mais le fil écarlate n'est-il pas le signe des prostituées, mère ? demanda Tamar, l'une des vierges.

– C'est toi, Tamar, qui me poses cette question ? Est-ce que Tamar, la femme d'Er, le premier-né de Juda, n'a pas feint d'être une prostituée devant son beau-père ? L'autre Tamar ne s'est-elle pas conduite en prostituée avec son frère Amnon, le premier-né de David ? Et une troisième Tamar ne convoiterait-elle pas le fil écarlate parce qu'elle désire agir comme elles ?

– Est-il écrit que l'une ou l'autre Tamar ait été punie de ses péchés par la stérilité ou la lapidation ? demanda Tamar d'un air modeste.

– Cela se passait en d'autres temps, mon enfant. Ne crois pas qu'en imitant la première Tamar tu rejoindras les glorieux ancêtres d'un nouveau David.

– Si tu le permets, mère, intervint Miriam, Tamar m'aidera à filer le fil écarlate en souvenir de celui que la femme d'Er a attaché au poignet de Zérah, le jumeau de Péreç, qui est notre ancêtre commun. Ils s'étaient querellés dans son ventre pour la première place. »

Le lin violet et le blanc furent attribués à deux autres vierges et, comme il ne fallait pas que le bruit distrayant de la filature s'entende dans le temple, les quatre fileuses se mirent au travail dans la maison de particuliers. Miriam fut confiée à Lysia, fille de Joseph d'Emmaüs ; la défunte épouse de Joseph était la sœur aînée de la mère de Miriam. Elle avait enfanté quatre fils et deux filles, dont l'aînée, Lysia, était mariée à

un vendeur de pourpre de Jérusalem, un Héritier lui aussi. Elle habitait près du Temple, de l'autre côté du pont. Tous les matins, Miriam et Tamar se rendaient dans la maison de Lysia pour y filer et, tous les soirs, elles regagnaient le collège des Vierges dans la cour des Femmes en passant par la Belle Porte.

Voici l'histoire de la naissance de Miriam. Mariée depuis dix ans, sa mère, Hannah, n'avait toujours pas d'enfant ; elle en éprouvait chagrin et honte, et trouvait peu de réconfort dans les richesses de son époux Joachim. Chaque année, au jour dit, celui-ci montait de Kozéba à Jérusalem pour faire une offrande au Temple. Là, en raison de la noblesse de sa naissance et des richesses de son domaine, il prenait généralement la tête de la file des porteurs d'offrandes, les anciens d'Israël vêtus de leur longue robe babylonienne brodée de fleurs. En mettant son or dans la fente du coffre, il avait coutume de dire : « Ce que je donne de mes profits est pour tous, mais ces autres pièces, qui représentent une diminution de mes biens, je les destine au Seigneur en implorant Son pardon si j'ai mal agi ou si je Lui ai déplu. »

Joachim, juge de la Haute Cour, était un pharisien – pas un pharisien de l'épaule, comme on appelle ceux qui semblent porter la liste de leurs bonnes actions sur les épaules ; ni un pharisien calculateur qui dit : « Mes vertus contrebalancent largement mes péchés » ; et pas non plus un pharisien économe qui dit : « Je vais économiser un peu sur ma fortune pour faire œuvre de charité. » On pouvait le mettre au nombre des pharisiens craignant Dieu, lesquels, quoi qu'en disent les chrestiens qui ne supportent pas d'avoir une dette spirituelle à leur égard, sont de loin les plus nombreux dans cette secte humaine.

Cette année-là, la dix-septième du roi Hérode, alors que les anciens d'Israël attendaient l'heure des offrandes, Ruben, fils d'Abdiel, un sadducéen de la vieille école, se tenait juste

derrière Joachim. Il venait de perdre contre lui un procès concernant la propriété d'un puits dans les collines, au-delà d'Hébron. Il pensait avec agacement que Joachim offrait avec dévotion au Trésor une partie de la valeur de ce puits, qui abreuvait un millier de moutons même au plus fort de l'été.

Ruben s'écria à voix haute : « Pourquoi viens-tu te planter en tête de file, voisin Joachim ? Pourquoi te figures-tu meilleur que nous tous ? Chacun d'entre nous, anciens d'Israël, a le bonheur d'avoir des enfants, des fils pareils à des plantes vigoureuses, des filles polies comme les coins d'un palais... chacun de nous sauf toi, qui n'en as pas. Le déplaisir de Dieu à ton égard doit être bien grand, car tout le monde sait que ces trois dernières années, tu as pris trois robustes et jeunes concubines. Tu restes pourtant un tronc sec sans pousses vertes. Humilie ton cœur, pharisien, et prends une place inférieure.

– Pardonne-moi de t'avoir offensé dans l'affaire du puits, voisin Ruben, répondit Joachim. Car je suppose que c'est ce souvenir plutôt qu'une faute insigne que j'aurais commise contre la Loi qui te pousse à m'adresser des reproches. Tu ne contestes tout de même pas le verdict du tribunal des conflits ? »

Le frère de Ruben, qui avait témoigné lors du procès et se trouvait un peu plus loin dans la file, prit la défense de son parent. « Il est peu généreux de ta part de te vanter de ta victoire sur mon frère dans l'affaire du puits de la Mâchoire, voisin Joachim, et peu convenable de ne pas lui répondre honnêtement sur la question de ta stérilité.

– Dieu me garde de me quereller avec quiconque ou de nourrir de mauvaises pensées sur cette colline sacrée, répondit Joachim d'un ton humble – puis, se tournant vers Ruben : Dis-moi, fils d'Abdiel, n'a-t-on jamais vu en Israël d'hommes honorables qui fussent demeurés sans enfants jusqu'à la fin ?

– Cite-moi le texte qui atténue la force du commandement

du Seigneur Dieu nous ordonnant de croître et de multiplier, et tu peux garder ta place dignement. Mais je pense que l'ingénieux Hillel lui-même ne t'aidera pas à passer cette porte.»

Toute la file tendait maintenant l'oreille. Des rires étouffés et de légers sifflements se firent entendre. Alors, rempli de honte, Joachim souleva ses deux sacs d'or et alla prendre la place la plus humble de la file.

La nouvelle de sa déconfiture se répandit rapidement dans les cours du Temple. Lorsqu'on leur demandait leur avis, les docteurs répondaient dans les mêmes termes : « Il a bien fait de céder sa place : il n'y a aucun texte de ce genre dans les Écritures, que le nom du Seigneur soit béni ! »

Joachim présenta son offrande en prononçant les paroles habituelles et le trésorier le bénit, mais il lui sembla ensuite que les anciens évitaient sa compagnie comme s'il portait malheur. Il s'apprêtait à prendre le chemin du retour, le cœur lourd, lorsqu'un serviteur du Temple le salua et lui dit à voix basse : « Le conseil d'une prophétesse. Ne rentre pas à Kozéba, donateur ; reste ici et passe la nuit en prière. Au matin, pars dans le désert en direction du pays d'Édom. Ne prends avec toi qu'un seul serviteur et, pendant ton voyage, humilie-toi devant le Seigneur dans chaque lieu saint, ne mange que de la caroube, ne bois que de l'eau pure, abstiens-toi de pommades, de parfums et de femmes, et marche vers le sud jusqu'à ce que le Seigneur t'envoie un signe. Le dernier jour de la fête des Tentés, c'est-à-dire quarante jours après le début de ton voyage, sois de retour ici à Jérusalem. Le Seigneur aura vraisemblablement entendu ta prière et t'aura pris en pitié.

– Qui est cette prophétesse ? Je croyais sa race disparue à Jérusalem.

– C'est une fille d'Aser, une veuve âgée et dévote qui attend dans la prière et le jeûne la consolation d'Israël. »

Joachim renvoya tous ses serviteurs, à l'exception d'un seul,

et passa la nuit agenouillé dans le Temple. À l'aube, il partit pour le désert suivi de cet unique domestique ; il emportait un sac de caroubes pour toute nourriture et de l'eau pure dans une outre en peau de chèvre pour toute boisson. Le matin du cinquième jour, alors qu'il franchissait la frontière du pays d'Édom, il rencontra un groupe de Rékabites, ou Qénites, vivant sous la tente, une tribu cananéenne avec qui les Juifs étaient alliés depuis l'époque de Moïse. Il les salua poliment et allait poursuivre son chemin quand leur chef le retint. « Tu n'atteindras pas de point d'eau avant la nuit, monseigneur, à moins de te déplacer en pleine chaleur, ce qui serait cruel pour tes bêtes. De plus, le sabbat commence ce soir, et il te sera alors interdit de voyager. Sois l'hôte des enfants de Rahab jusqu'à la fin du sabbat. »

Joachim se détourna de sa route et, peu après, les Rékabites, qui appartenaient à la corporation des forgerons, dressèrent leurs tentes dans une vallée où il y avait un peu d'eau. Lorsque le chef découvrit le visage de son hôte, protégé jusque-là contre la chaleur et la poussière, il s'écria : « Ah ! Ah ! Heureuse rencontre ! N'es-tu pas Joachim de Kozéba, le propriétaire des terres à blé où nous venons chaque hiver chanter les louanges du Seigneur sur nos lyres ? Nos jeunes gens et nos jeunes filles courent ensemble sur tes riches terres arables et prient pour que le blé pousse avec vigueur et que les épis soient lourds.

– Et n'es-tu pas Qénah, le chef des enfants de Rahab ? répondit Joachim. Heureuse rencontre ! Tes artisans réparent les pioches, les faucilles, les émondoirs, les chaudrons et les bouilloires de mes ouvriers, et leur travail est excellent. Mais c'est mon régisseur, et pas moi, qui vous invite tous les ans à célébrer vos rites rustiques sur mes terres. Il est cananéen et moi, israélite. »

Qénah éclata de rire. « Comme c'est nous, Cananéens, qui avons les plus anciens droits sur cette contrée, il y a toute

raison de supposer que nous connaissons mieux que quiconque les rites qui plairont à la divinité de la Terre. Tu ne te plains pas de tes récoltes, j'espère ?

– Le Seigneur S'est montré très généreux envers moi, répondit Joachim. Et si ton intercession y est pour quelque chose, il serait ingrat de ma part de ne pas le reconnaître. Mais comment savoir si je te suis ou non redevable ?

– Ton régisseur nous a récompensés par des sacs de ton blé et, bien que tu n'aies peut-être pas conscience de la dette que tu as envers nous, nous sommes bien disposés à ton égard. D'ailleurs, j'ai rêvé de ta venue il y a à peine trois nuits, très noble Joachim. J'ai rêvé que tu faisais don à mon peuple du puits de la Mâchoire, près de Kushan, celui-là même que te dispute ton voisin Ruben ; tu nous le concédais à perpétuité, et tu trouvais que c'était un présent bien accordé, car ton cœur dansait de joie. Tu nous aurais donné sept puits pareils si tu les avais possédés, ainsi que tous les moutons s'y abreuvent. »

Joachim n'était pas ravi. « Certains rêves sont envoyés par Dieu, noble Qénah, mais d'autres le sont par son adversaire. Comment savoir quel crédit accorder au tien ?

– Il suffit d'attendre avec patience.

– Combien de jours ?

– Il en manque trente-cinq au nombre fixé. C'est du moins ce qui m'a été assuré dans mon rêve. »

Joachim se dit que c'était évidemment là le signe promis. Car comment, sinon en rêve, Qénah aurait-il pu avoir connaissance du voyage de quarante jours ordonné par la prophétesse ?

Cette nuit-là, dans la tente en poil de chèvre noir, Joachim n'eut pas à s'excuser de ne pas boire de vin, car les Rékabites ont interdiction de posséder des vignes ou de consommer le jus, les grains ou la peau du raisin, excepté une fois l'an, lors de la fête de cinq jours à l'occasion de laquelle ils se rasent aussi le crâne. Mais lorsque Joachim refusa le mouton tendre

préparé à son intention, les petits gâteaux de miel aux pistaches et le lait caillé parfumé, Qénah dit : « Hélas, très noble Joachim, es-tu malade, accoutumé à une nourriture plus raffinée que la nôtre, ou bien t'avons-nous offensé sans le savoir pour que tu refuses de partager notre repas ?

– Non, mais j'ai fait un vœu. Donne-moi des caroubes, et je mangerai avec appétit. »

Le serviteur alla lui chercher ce qu'il demandait. Après le repas, alors qu'ils étaient paisiblement assis, un jeune homme, fils de la sœur de Qénah, prit sa lyre et chanta d'une voix forte. Dans son chant, il prophétisa qu'Hannah, la femme d'un héritier de David, concevrait bientôt et porterait un enfant qui serait célèbre de nombreux siècles. Hannah serait pareille à Saraï au visage d'argent qui, parce qu'elle était stérile depuis longtemps, avait ri en entendant l'ange assurer au père Abraham qu'elle lui donnerait bientôt un enfant. Hannah serait pareille aussi à Rachel aux boucles frisées qui, d'abord stérile, devint pourtant la mère des patriarches Joseph et Benjamin et, par eux, l'ancêtre d'innombrables milliers de descendants du peuple israélite de Dieu.

L'esprit de la lyre anima le jeune homme et, d'une voix changée, il chanta un puissant chasseur, un roi roux et velu, que trois cent soixante-cinq hommes vaillants suivaient au combat ; il raconta comment, jadis, ce roi avait franchi cette même frontière dans un char tiré par des ânes et comment il avait chassé les géants usurpateurs de la plaisante vallée d'Hébron et des Chênes de Mamré, aimés de Rahab. Il s'appelait Nemrod. Et un autre de ses noms était Yerahméel, l'aimé de la lune.

Puis le Qénite chanta plusieurs fois : « Gloire, gloire, gloire au pays d'Édom, car le Velu reviendra et secouera le joug auquel son frère lisse, le supplantateur, l'a soumis ! »

Il se tut, mais continua à pincer les cordes d'un air songeur. « Ce Nemrod que tu célèbres n'est sûrement pas le même que celui dont parlent les Écritures ? demanda Joachim.

– Je ne prononce que les paroles que la lyre chantante met sur mes lèvres, répondit le jeune homme, qui recommença à prophétiser. Nemrod reviendra. Ses huit ailes de griffon l'emporteront haut dans le ciel, les montagnes fumeront sous sa colère... Nemrod, que connaissent les trois reines. Criez ho ! pour Nemrod, que l'on appelle Yerahméel, et ho ! pour les trois reines, qui ont chacune trois fois quarante demoiselles d'honneur ! La première reine l'enfanta et l'éleva ; la deuxième l'aima et le tua ; la troisième l'oignit et le coucha dans la maison des Spirales et, sur son arche, l'âme de Nemrod fut ramenée de l'autre côté de l'eau à la première reine. Cinq jours, elle navigua dans l'arche de bois d'acacia, cinq jours, depuis la Terre du Non-Né. Cinq jours, elle navigua jusqu'à la ville de la Naissance. Cinq monstres marins tirèrent l'arche au son de la musique. Là, la reine enfanta Nemrod et l'appela Yerahméel, l'aimé de la lune. »

Il chantait une parabole du soleil, qui dans son année sacrée parcourt trois saisons égyptiennes de cent vingt jours chacune. Au milieu de l'été, il brûle d'une passion destructrice et, au milieu de l'hiver, affaibli par le temps, il arrive aux cinq jours restants, franchit l'intervalle et repart en sens inverse en devenant un enfant, son propre fils Yerahméel. Ce nom comme celui de Nemrod étaient les titres de Kozi, le dieu-soleil roux et velu des Édomites, mais un dieu-lune israélite au visage lisse avait depuis longtemps usurpé sa gloire – une usurpation que justifiait le mythe de Jacob et d'Ésaü et qu'établissait pleinement le calendrier des Juifs, dont l'année tourne à présent avec la lune et non plus avec le soleil comme dans les jours anciens.

« Cet enfant qui naîtra à Hannah, est-ce que ce sera un garçon ou une fille ? demanda Joachim. Prophétise encore. »

Rayonnant toujours de l'esprit de la lyre, le Qénite répondit : « Peut-on prédire qui du soleil ou de la lune a été créé le premier ? Mais si c'est le soleil, qu'il soit appelé Yerahméel, du

nom du soleil ; et si c'est la lune, qu'elle soit appelée Miriam, du nom de la lune.

– Vous appelez la lune Miriam ?

– Nos poètes lui donnent de nombreux noms. Elle est Lilith, Ève, Ashtoret, Rahab, Tamar, Léa, Rachel, Mikal et Anat, mais elle se nomme Miriam lorsque son astre monte amoureusement de la mer Salée, le soir. »

Joachim fut pris d'un doute. « La lyre que tu tiens a été fabriquée avec la ramure de l'onyx pur, mais de quoi sont faites les cordes et les chevilles qui les tendent ? Quelle foi peut-on avoir dans ta prophétie ?

– Ma lyre est en corne d'onyx, l'artisan boiteux l'a confectionnée. Les dents triangulaires du daman maintiennent les cordes, fabriquées, elles, avec les boyaux tordus du chat sauvage, deux animaux que vous considérez comme impurs. Mais cet instrument avait déjà ces cordes et ces chevilles lorsque Miriam en jouait, avant que ne fussent prononcées les lois lévitiques. Il était pur alors, et il l'est aujourd'hui entre les mains des enfants de Rahab. »

Joachim ne posa plus de questions et, lorsque le jeune homme posa sa lyre, il s'écria : « Je te prends à témoin, poète, si le Seigneur bénit le sein de ma femme – car je suis un héritier de David et elle se nomme Hannah –, si un enfant lui naît, je ferai don à ton clan du puits de la Mâchoire comme ton oncle Qénah l'a rêvé, et d'autant de moutons que ma femme et moi avons vécu d'années à ce jour, soit quatre-vingt-dix. Quant à l'enfant, qu'il soit Yerahméel ou Miriam, je le consacrerai à notre Dieu en le faisant pupille du Temple, et pour cela aussi j'en appellerai à ton témoignage. »

Des acclamations et des cris d'étonnement retentirent. Qénah offrit au jeune homme un carquois orné de pierres précieuses. « Ton doux chant nous a donné du plaisir à tous », dit-il.

Puis, prenant la lyre à son tour, il joua et chanta la plainte

de Tubal-Caïn : « Nous sommes de Tubal, hélas pour Tubal-Caïn ! Il travaillait la corne et le bois, l'or et la pierre, l'argent et l'étain. Il a organisé le calendrier, il a codifié les lois. Hélas pour Tubal le Grand, dont les fils ne sont plus qu'une poignée ! Les temps ont été durs pour nous depuis le jour où le soleil mâle et velu s'est couché derrière les collines et où une lune mâle et lisse s'est levée sans lui. Nous honorons pourtant toujours mère Rahab avec l'écarlate, la pourpre et le blanc. Tout n'est pas encore perdu, et nous ne sommes pas le peuple condamné que nous paraissions être. Caleb n'est-il pas de Tubal ? Sous l'apparence d'un chien, il a gardé les moutons de son oncle Yabal ; sous la forme d'un chien, il a découvert le murex pour son oncle Yabal. Caleb est la perfection de Tubal. Il a régné, cessé, régné de nouveau, et il régnera une fois encore. Quand l'heure viendra, quand la vierge de la lune concevra, quand l'enfant-soleil sera de nouveau engendré en Caleb, quand Yerahméel revêtira une étoffe écarlate de Boçra et que tous les hommes vaillants du pays d'Édom crieront de joie, nous redeviendrons un grand peuple comme dans les temps anciens. »

Les paroles extatiques de Qénah s'écartaient tant des Écritures juives que Joachim s'interdit pieusement de les écouter ; il continua néanmoins à hocher la tête par politesse. Il accompagna les Qénites dans leur lente progression vers le nord jusqu'à ce que les quarante jours fixés fussent presque écoulés, puis ils se séparèrent bons amis, et Joachim se hâta vers Jérusalem, le cœur plein d'espoir.

La naissance de Marie

Dans l'intervalle, les serviteurs de Joachim étaient revenus à Kozéba, mais sans rapporter de message à Hannah. « Notre maître nous a ordonné de rentrer, dirent-ils. Il n'a gardé que le palefrenier. Il semblait avoir l'intention de faire un voyage. »

Pressés de questions, ils finirent par lui raconter les bruits qui avaient couru dans le Temple sur l'humiliation subie par Joachim à la porte du Trésor. Le cœur d'Hannah s'alourdit, et elle dit à Judith, sa jeune esclave : « Apporte-moi mes habits de deuil.

– Hélas ! Un de tes parents serait-il mort, madame ?

– Non, mais je pleure l'enfant qui ne me naîtra jamais et le mari qui m'a quittée sans une parole, pour aller, je le crains, chercher une belle concubine ou même une autre épouse. »

Judith tâcha de la reconforter. « Tu es encore jeune et belle, et monseigneur est vieux. S'il devait tomber malade et mourir, la loi du lévirat ferait un devoir à son frère de t'épouser et d'élever des enfants en souvenir de lui. Il est de vingt ans le cadet de ton époux, et c'est un homme robuste qui a sept beaux enfants.

– Dieu me garde d'espérer la mort de mon mari, un homme juste et dévot qui ne m'a jamais privée de rien. » Elle se rasa les cheveux et porta le deuil pendant quatre sabbats.

Judith vint la trouver tôt un matin. « N'entends-tu pas ces clameurs et cette musique dans les rues, madame ? Ignores-tu

que c'est déjà la fête des Tentes? Quitte tes vêtements de deuil et montons toutes les deux à Jérusalem en compagnie de tes voisins. Nous demeurerons chez ta sœur et célébrerons la saison de l'amour.

– Laisse-moi à mon chagrin! » répondit Hannah avec colère.

Mais Judith insista. « Ta parenté viendra à la fête de tous les villages, madame! s'écria-t-elle. Et si tu n'entends pas leurs commérages, tu le regretteras une année durant. Pourquoi ajouter à tes souffrances?

– Laisse-moi à mon chagrin », répéta Hannah, mais avec plus de douceur.

Judith se campa hardiment devant elle, poings sur les hanches et jambes écartées. « Du temps des Juges, il y avait une femme stérile comme toi et qui portait le même nom. Qu'a-t-elle fait? Elle n'est pas restée chez elle à pleurer sur son sort comme une vieille chouette dans un buisson. Elle est montée au principal sanctuaire du Seigneur, à Silo, pour saluer le Nouvel An, et là elle a mangé et bu en dissimulant sa douleur. Ensuite, elle a étreint un des piliers du sanctuaire et, en silence, avec concentration, comme quelqu'un qui tâche d'enlever un prix lors de la tonte des moutons, elle a prié Dieu de lui accorder un enfant. Le grand prêtre Éli, l'ancêtre de monseigneur, vit ses lèvres remuer et son corps se tordre. Il la prit pour une femme ivre, mais elle lui expliqua qu'il se trompait, qu'elle n'avait pas d'enfant et que ses voisins la raillaient. Alors, Éli lui assura que tout s'arrangerait si elle venait prier dans le sanctuaire de bon matin, alors qu'il faisait encore sombre. Elle obéit et, neuf mois plus tard, un enfant lui naquit, et un bel enfant avec ça, puisqu'il s'agissait du prophète Samuel.

– Va me chercher des vêtements propres, dit Hannah, se décidant soudain. Choisis-m'en qui conviennent à l'occasion, car j'irai à Jérusalem en fin de compte, et mon esclave Judith

m'accompagnera. » Tandis qu'elle parlait, le ténor aigu du prêtre retentit dans la rue du village : « Debout ! Allons à Sion dans la maison du Seigneur ! »

Elles partirent le jour même dans une voiture tirée par deux ânes blancs. Joachim en possédait six couples, et ceux-là étaient les plus beaux. Elles dépassèrent bientôt les fidèles de Kozéba qui s'étaient mis en route quelques heures avant elles : hommes, femmes et enfants cheminaient en habits de fête, portant sur leurs épaules des paniers d'offrandes remplis de raisins, de figues et de pigeons, et poussant devant eux un bœuf gras aux cornes dorées, couronné d'olivier, qu'ils offriraient en sacrifice. Des joueurs de flûte menaient la procession. Tous les villages de Juda honoraient Jéhovah de la même manière, et les routes disparaissaient sous des nuages de poussière. Devant les portes de Jérusalem, des files de citoyens attendaient et criaient des salutations.

Les rues de la ville évoquaient une forêt. Des rameaux verdoyants ornaient les maisons ; on avait élevé des berceaux de verdure à chacune des portes de Jérusalem, sur chaque place et sur chaque terrasse. Dans les marchés, on vendait en quantités prodigieuses des animaux et des volailles convenant au sacrifice. Les étals croulaient sous les fruits, les confiseries et le vin. De jeunes garçons couraient en tous sens, les bras chargés de thyrses et de branches de cognassier qu'ils cherchaient à vendre. Les célébrants devaient tenir le thyrses dans la main droite et les branches de cognassier dans la gauche pendant leur joyeuse procession autour de l'autel des offrandes consumées.

« Est-il vrai que cette fête a été instituée pour rappeler aux Israélites leur errance dans le désert avec Moïse, le temps où ils vivaient sous des abris de feuillage et non dans des maisons de pierre ? demanda Judith à Hannah. J'ai du mal à croire qu'il y avait assez d'arbres touffus dans le désert pour cela.

– Tu as raison, ma fille. C’était une fête que l’on célébrait sur cette montagne des siècles avant la naissance de Moïse, mais ne répète à personne que je te l’ai dit, car je le nierai.

– Puisqu’il semble que tu en saches davantage que les prêtres, m’expliqueras-tu pourquoi on lie les branches du thyrses par trois – saule, palmier et myrte – en mettant le palmier au milieu, le myrte à droite et le saule à gauche ?

– Je n’en sais pas davantage que les prêtres, mais moi au moins je suis libre de t’apprendre ce que je sais. Cette fête est celle des fruits, de la pleine lune d’Ève. Un jour où la lune était pleine, la deuxième Ève, notre mère, cueillit du myrte dans l’Éden et le respira en disant : “Un arbre digne d’un havre d’amour”, car elle soupirait après les baisers d’Adam. Elle cueillit une feuille de palmier qu’elle tressa et dit : “Voici un éventail pour attiser le feu”, car Adam ne l’aimait alors que comme une sœur. Et elle cacha cet éventail. Elle cueillit une autre palme, encore dans sa gaine, et dit : “Voici un sceptre. Je le donnerai à Adam en lui disant : ‘Règne sur moi avec ce sceptre à pommeau, si tu le veux.’” Elle cueillit enfin une branche de saule, celui à l’écorce rouge et aux feuilles en forme de lance, et elle dit : “Voici des branches faites pour un berceau.” Car la nouvelle lune évoquait un berceau, et Ève soupirait après un enfant.

– Et les rameaux de cognassier, madame, pourquoi les porte-t-on ?

– On dit qu’en faisant manger des coings à Adam Ève l’a forcé à l’aimer comme elle voulait l’être.

– Mais l’étoile du coing que les femmes stériles mangent dans l’espoir d’éveiller leur sein...

– Cela n’a aucun effet, coupa Hannah. Voilà sept ans que j’en prends à toutes les fêtes en récitant des prières.

– Les coings de Corfou passent pour réussir là où tous les autres échouent.

– Eh bien, c’est faux. J’en ai envoyé chercher à deux

reprises, dont une fois dans l'îlot même de Macris. De l'argent gaspillé en pure perte.»

Judith claqua la langue en signe de commisération.

«J'ai tout essayé», fit Hannah avec un soupir.

Elles continuèrent un instant leur route en silence, puis Judith reprit : «J'ai entendu une vieille femme, une très vieille Jébuséenne, dire que c'était la première Ève qui avait planté l'arbre du jardin, qu'Adam avait cueilli le fruit défendu et qu'elle l'avait chassé pour cette faute.

– Elle devait être ivre, répliqua Hannah en s'empourprant. Tu abuses de ma confiance. Que je ne t'entende jamais répéter ces contes dangereux!»

Judith rit à part elle, car elle aussi était jébuséenne. C'étaient les pauvres gens de Jérusalem, les descendants des premiers habitants cananéens, à qui les Juifs pardonnaient leurs nombreuses superstitions idolâtres parce qu'ils leur servaient d'esclaves et de domestiques. À l'occasion de cette fête, ils adoraient encore secrètement la déesse Anat, qui donnait son nom au village de Béthanie et dont la lionne sacrée avait enfanté la tribu de Juda. Et lors de la Pâque, ou fête du pain sans levain, ils pleuraient toujours Tammuz, son fils assassiné, le dieu de la Gerbe d'orge.

La sœur d'Hannah les accueillit dans sa maison, où elles chantèrent des hymnes, racontèrent des histoires et bavardèrent jusqu'à minuit sous le berceau de verdure de la terrasse. Le lendemain, la fête commença. En ce premier jour, on offrait en holocauste un bouc en sacrifice pour le péché, deux béliers, treize taureaux aux cornes dorées et quatorze agneaux. Le bouc, c'était pour l'année écoulée; les béliers, pour l'été et l'hiver; les taureaux, pour les treize nouvelles lunes; les agneaux, pour les quatorze premiers jours du mois où la lune est jeune. À chaque bête s'ajoutait une oblation de farine, d'huile et de sel pour rendre les flammes bleues. Ensuite venait la nuit des Femmes : on allumait dans la cour

des Femmes de grands chandeliers à quatre branches en or autour desquels prêtres et lévites exécutaient une danse des torches au son des trompettes, pointant en cadence les rameaux de thyrses vers chacun des quatre quartiers du ciel, puis vers le zénith. Ces gestes avaient autrefois été effectués en l'honneur d'Anat pour désigner les cinq points de sa pyramide de puissance, mais à présent Jéhovah réclamait tous les hommages.

Vers le soir, Judith dit à Hannah : « Allons dans la cour des Femmes, madame. Nous festoierons ensuite dans les rues avec les autres.

– Nous nous rendrons dans la cour, mais après nous reviendrons ici. Il serait peu convenable que je me promène dans les rues avec toi et semble me réjouir alors que mon époux est parti je ne sais où.

– La lune d'Ève ne brille qu'une fois dans l'année. Voici les vêtements appropriés à l'occasion que tu m'as demandé de choisir dans ton coffre en cèdre. »

Hannah reconnut la robe de mariée qu'elle avait portée dix ans plus tôt lors de ses noces. Elle regarda Judith dans les yeux avec calme et demanda : « Quelle est cette folie, ma fille ? »

Judith rougit. « Ce soir, nous devons nous réjouir et revêtir nos plus riches habits, madame. Tu n'en as pas de plus riches, et quelle femme se réjouit davantage que celle qui porte sa robe de mariée ? »

Hannah effleura les broderies multicolores et, après un long silence, elle dit du ton de qui souhaite être persuadée : « Comment pourrais-je sortir vêtue comme une épousée, moi qui suis mariée depuis dix ans ? »

– Dans ta robe de mariée, personne ne saura que tu es la femme de monseigneur Joachim, et tu pourras t'amuser tout ton soûl.

– Mais il manque le bandeau. Les mites rongeaient la laine, et je l'ai mis de côté pour le raccommoder.

– J'en ai un bien préférable à celui avec lequel tu t'es mariée. C'est un présent de ta jeune esclave Judith, en témoignage de son amour.»

Hannah regarda le bandeau pourpre orné de perles, brodé de fils d'or et écarlates. «À qui as-tu volé ce bel objet? demanda-t-elle avec sévérité.

– À personne. Avant toi, j'étais au service de Jemima, la parente de monseigneur. Elle a hérité des bijoux et des vêtements de sa belle-mère, et lorsque je l'ai quittée, elle m'a fait don de ce bandeau pour me récompenser de mon obéissance et m'a dit : «Puisque tu vas maintenant servir dans la maison de Joachim de Kozéba, l'un des héritiers de David, ce bandeau pourra te gagner la faveur de ta maîtresse ou adoucir son cœur si tu la mécontentes. Je ne suis pas de sang royal, et toi non plus. Nous n'avons pas le droit de le porter.»»

Les larmes d'Hannah coulèrent de nouveau. Elle brûlait de mettre la robe et le bandeau, mais sans oser le faire.

« Combien de temps encore humilieras-tu ton cœur, madame? demanda Judith.

– Tant que durera ma double douleur. Est-ce peu de chose que de ne pas avoir d'enfant? Est-ce peu de chose que d'être brusquement abandonnée par un noble époux?»

Judith rit gaiement. «Lave ton visage, mets du vert-de-gris du Sinaï sur tes yeux et du nard entre tes seins. Passe ce bandeau royal et ta robe de mariée, et sortons vite pendant que la maisonnée festoie sous le berceau de verdure.

– Hors de ma présence! s'écria Hannah avec colère. Je n'ai jamais péché contre mon mari, et ce serait folie de commencer aujourd'hui. Quelqu'un t'a prêté ce bandeau dans l'espoir de m'entraîner à me divertir et à me couvrir de honte, l'un de tes amants effrontés sans doute, qui veut me rendre complice de votre dévergondage.

– C'est une femme dévote qui m'a donné ce bandeau, j'en prends le Seigneur à témoin! Me pousses-tu à répondre à

ta colère par des imprécations? Je le ferais si je pensais pouvoir ainsi te mettre sur la voie de la sagesse. Mais il serait présomptueux de ma part d'en dire davantage alors que le Seigneur lui-même t'a maudite en rendant ton sein stérile et en te faisant le souffre-douleur de tes sœurs prolifiques.» Sur ces mots, elle s'en fut en courant.

Hannah prit le bandeau pourpre qui avait pour principal ornement un croissant de lune en argent, incurvé autour d'une étoile de David à six pointes cousue de fils écarlates et d'or: la pyramide dorée d'Anat entrecroisée avec le triangle *vau* écarlate. De chaque côté de l'étoile étaient brodés les emblèmes des reines – baguettes de myrte, clochettes, cèdres, coquilles de peigne et grenades. Hannah le contempla un instant, puis s'en ceignit le front, mais il détonnait sur ses cheveux ras. Elle remarqua alors que Judith avait posé un grand panier rond près du lit; à l'intérieur il y avait une perruque égyptienne blonde et crêpelée qu'elle essaya et trouva à sa taille. Elle remit le bandeau et se regarda dans son miroir de cuivre. «Judith a raison, pensa-t-elle. Je suis encore jeune et belle.» Son reflet lui rendit son sourire. Elle se lava le visage, mit du vert-de-gris du Sinaï sur ses yeux et du nard entre ses seins, parfuma sa robe de mariée de myrrhe et l'enfila. Puis elle frappa dans ses mains et Judith accourut, vêtue de couleurs gaies. Sans un mot à quiconque, elles se hâtèrent de quitter la maison, dissimulées dans un manteau noir, et personne ne les vit partir.

Au bout de la rue, Hannah dit: «J'entends des trompettes. Le courage me manque. Je n'ose pas aller dans la cour des Femmes. Il y aura sûrement quelqu'un dans la foule pour me reconnaître.

– Où irons-nous, alors?

– Que le Seigneur guide nos pas.»

Judith la conduisit par les ruelles du Vieux Quartier vers la porte des Poissons. C'était le quartier des Jébuséens.

Hannah avait l'impression de rêver. Ses pieds semblaient à peine toucher terre, et elle rasait le sol comme une hirondelle. Aucun homme ne les importuna, alors que la ville était pleine d'ivrognes ce soir-là, et qu'il leur fallut éviter par deux fois des échauffourées entre des factions hurlantes qui prenaient les thyrses pour des gourdins. Judith entraîna enfin Hannah dans un passage étroit et, sans hésitation, poussa la grande porte qui en barrait l'autre bout. Elle pivota sur des gonds bien huilés, et les deux femmes pénétrèrent dans une cour déserte. À gauche, il y avait des écuries et, à droite, un mur ancien percé d'une porte ornementale entrebâillée.

Celle-ci donnait sur un jardin. Le crépuscule tombait et, comme le feuillage des arbres fruitiers atténuait le bruit de la fête, lorsque Hannah s'arrêta un instant, le cœur battant, elle entendit babiller une fontaine à l'autre bout du jardin où brillaient des lumières vives. Elle se dirigea avec empressement vers elles, tandis que Judith restait à la porte. C'étaient des lanternes aux parois colorées accrochées à l'extérieur d'un grand berceau de verdure. Au fond de celui-ci, des bougies de cire brûlaient d'une flamme régulière dans un chandelier à huit branches et, au milieu, poussait un laurier sur lequel on avait fixé un nid d'argent filigrané contenant de petits moineaux d'or, le gosier grand ouvert ; la mère était perchée sur le bord, un papillon orné de bijoux dans le bec.

« Judith ! appela Hannah. Viens ! Viens vite voir ce joli nid, mon enfant. »

Seul le silence lui répondit et, lorsqu'elle retourna à la porte, elle la trouva verrouillée et Judith, envolée. Hannah n'était cependant pas prisonnière, car les verrous étaient poussés de l'intérieur. Perplexe, elle regagna le berceau de verdure. Dans un coin sombre, elle aperçut une couche recouverte d'une étoffe pourpre qu'elle n'avait pas remarquée la première fois. Elle s'y étendit avec un soupir de plaisir, la tête posée sur un coussin moelleux, et regarda en souriant le nid de moineaux.

Elle ferma bientôt les yeux et se mit à prier, en silence et avec concentration, comme autrefois son homonyme à Silo, et lorsqu'elle les rouvrit, un homme barbu au visage grave se penchait sur elle, si splendidement vêtu qu'il semblait être envoyé par quelque dieu. Il portait autour du cou, attaché à un cordon bleu, un bijou ovoïde incrusté de douze pierres de couleurs différentes qui scintillaient à la lumière des bougies. Il prit le poignet droit d'Hannah et dit d'une voix profonde : « Ta prière a été entendue. Bois cette coupe en l'honneur du Seigneur de cette fête.

– Qui es-tu, monseigneur ? demanda-t-elle.

– Le serviteur de Celui dont il est écrit : “ Il méprise la multitude de la Ville.”

– Quel est ce joyau en forme d'œuf que tu portes autour du cou ? demanda-t-elle encore.

– Lorsque l'héritière sulamite qui n'avait pas d'enfant posa cette même question au prophète Élisée, il répondit : “ Consulte la lune d'argent de ton bandeau, aimée du Seigneur.” Maintenant, bois comme la Sulamite but, elle aussi. »

Il lui tendit la coupe qu'Hannah vida docilement. C'était un vin doux au parfum aromatique et à l'arrière-goût amer. Il lui sembla que le berceau de verdure retentissait de musique, bien qu'elle ne vît pas de musiciens. Puis les bougies s'éteignirent brusquement, et des torches étincelantes dessinèrent des huit dans l'air. L'homme glissa alors une graine de lotus entre ses lèvres en disant : « Avale-la entière, fille de Mikal ; ne l'abîme pas de tes dents, car c'est une âme humaine. »

Elle avala la graine et, bientôt, ses membres s'engourdirent et ses sens la trahirent. Un grondement lui remplissait les oreilles, pareil à celui de la mer pendant une tempête, et elle eut l'impression que la terre ronde était arrachée à son alvéole et que les étoiles dansaient d'allégresse. La lune et le

soleil se rencontrèrent dans un cri. Un tourbillon l'emporta vers le ciel, et elle perdit connaissance.

Lorsqu'elle s'éveilla, elle reposait dans son lit, chez sa sœur, et l'on était au soir du second jour de la fête. Elle frappa dans ses mains et Judith se précipita à son chevet en versant des larmes de joie. « Oh, madame ! s'écria-t-elle. Tu étais si profondément évanouie que je t'ai crue morte. Tu as dormi une nuit et un jour entiers.

– Comment suis-je rentrée ? » demanda Hannah, encore somnolente.

Judith écarquilla les yeux. « Comment est-ce que tu es rentrée ? Que veux-tu dire ?

– Comment ai-je pu revenir du jardin du laurier sans toi pour me guider ?

– Tu es restée immobile sur ce lit depuis que tu as regardé dans ce miroir, il y a une nuit et un jour de cela. »

Hannah s'aperçut qu'elle ne portait pas sa robe de mariée comme elle le croyait, mais celle avec laquelle elle était arrivée à Jérusalem. Elle n'avait pas non plus de perruque ni de bandeau. Poussant un soupir, elle dit : « Alors, le Seigneur a eu pitié de moi. J'ai été tentée de commettre un grand péché, et je t'aurais peut-être entraînée dans le piège si tu étais sortie avec moi.

– À Dieu ne plaise ! Je ne comprends pas ce que ma maîtresse veut dire.

– Au lieu de quoi, un rêve merveilleux m'a été accordé », poursuivit Hannah. Et elle le lui raconta.

« Quel songe extraordinaire ! s'écria sa servante, lorsqu'elle eut fini. Puisse-t-il être de bon augure ! »

Toutes deux glorifièrent le Seigneur, et Hannah ordonna à Judith de garder le silence.

« Je sais être discrète, madame.

– Tu m'as toujours fidèlement servie, Judith, et je te

récompenserai. Je t'offrirai trois aunes de belle étoffe et un nouveau manteau avant notre retour à Kozéba.

– Donne, et je t'en serai reconnaissante, mais je suis déjà bien récompensée des services que j'ai pu te rendre.

– Pour cette réponse modeste, je te donnerai trois aunes d'étoffe de plus, et j'ajouterai une paire de chaussures au manteau.»

Pourtant Judith disait vrai. Elle avait déjà rapporté le bandeau royal et la perruque à Anne, la mère gardienne des vierges du Temple. «Voici les objets que tu m'as confiés, très sainte, avait-elle déclaré. Loue-moi, je te prie, et dis que j'ai bien obéi à tes ordres.

– Soit louée, ma fille, avait répondu Anne. Je compterai dès aujourd'hui vingt pièces d'or à ta mère pour t'acheter un bon mari. Mais si, par signes ou par mots, tu apprends à quiconque ce que tu as fait ce soir, vous mourrez misérablement, toi et tous les tiens.

– Je sais être discrète.»

La fête des Tentes était terminée. Un matin, Hannah alla trouver Joachim et lui murmura à l'oreille : «Je crois que j'attends un enfant, mon époux.»

Il lui jeta un regard étrange. «Tu m'en reparleras lorsque tu en seras certaine, femme, dit-il enfin. Je pense que ce n'est rien.»

Un mois plus tard, Hannah l'accueillit alors qu'il revenait d'une visite à Jéricho, et cette fois elle lui dit : «Je sais que j'attends un enfant, mon époux.» Elle se pendit à son cou en pleurant de joie.

Joachim était et n'était pas étonné. Il convoqua son régisseur peu après et lui ordonna de choisir des agneaux et des veaux sans défaut pour le sacrifice : douze agneaux et dix veaux ainsi qu'une vingtaine de chevreaux. Le lendemain, il les conduisit à Jérusalem dans un chariot et les offrit au

Temple en sacrifice de prospérité, mais sans préciser en quoi celle-ci consistait.

Au fond de son cœur, il avait encore des doutes lorsqu'il s'avança vers les marches de la cour des Prêtres. Il les monta néanmoins avec autant d'entrain que s'il se lançait à l'assaut d'une ville, ainsi que l'exigeait le rituel du Temple. « Si le Seigneur est réconcilié avec moi et qu'Il ait exaucé ma prière, pensa-t-il, l'assiette d'or qui orne la mitre du grand prêtre me l'indiquera distinctement. »

Il se trouvait en effet que le grand prêtre officiait en personne ce jour-là, où l'on fêtait la nouvelle lune. Lorsqu'il s'approcha de l'autel des sacrifices et demanda la permission de présenter ses offrandes, Joachim regarda avec attention si l'assiette d'or était terne ou brillante. Elle avait l'éclat des flammes, et il se dit : « Maintenant, je sais que mes péchés m'ont été pardonnés, que mes prières et celles de ma femme Hannah ont été entendues. »

Le grand prêtre lui donna volontiers sa permission, et l'appela par son nom en lui demandant si la paix était avec lui.

Son subordonné prit les bêtes de Joachim que tenaient des serviteurs du Temple. Comme elles ruaient et se débattaient, il loua leur excellente condition. Puis, leur tournant la tête vers le nord, il leur trancha la gorge l'une après l'autre en prononçant une courte prière d'offrande, et recueillit leur sang dans un récipient d'argent qu'il versa sur le sol tout autour de l'autel. Il confia ensuite les cadavres aux bouchers lévites qui, sur leur dalle de marbre, en extirpèrent avec dextérité les entrailles, aussitôt lavées à la fontaine de la cour, puis découpèrent le quartier d'oblation – la cuisse –, ainsi que la poitrine et l'épaule droite de chaque animal, qui constituaient la part des lévites. Chaque oblation fut alors entourée d'un morceau d'entrailles et enveloppée dans une double couche de graisse. Le prêtre les posait sur une assiette

d'or, les saupoudrait d'encens sacré et de sel, puis, montant pieds nus la rampe de l'autel, il récitait une courte prière et les jetait sur le feu sacrificiel qui flambait avec ardeur. La fumée montait droit vers le ciel au lieu de tourbillonner dans la cour en l'emplissant d'une odeur nauséabonde, comme cela se produisait souvent en hiver, et Joachim vit là un nouveau signe favorable.

Le prêtre lui recommanda d'envoyer ses domestiques chercher ce qui restait des bêtes, mais il renonça à ce privilège. « Non, non, dit-il. Qu'on les donne aux serviteurs du Temple, car c'est véritablement une offrande de prospérité. » Il s'en alla l'esprit serein et, rencontrant par hasard son voisin Ruben, il le salua avec une affabilité surprenante mais sans rien lui dire, ne voulant pas parler prématurément de peur que sa femme ne fasse une fausse couche ou que l'enfant ne naisse difforme.

Les mois passèrent et, au plus fort de l'été, Hannah s'alita et accoucha d'une fille. Lorsqu'elle tint l'enfant dans ses bras et vit tous ses membres parfaits, elle s'écria : « La veuve n'est plus veuve, et la femme stérile est mère. Qui courra annoncer à la voisine qui me raillait, à la femme de Ruben, le bel enfant qui m'est né ? »

– Personne, dit Joachim. Car l'enfant est encore jeune et ne survivra peut-être pas. » Mais c'était un homme scrupuleux, et il envoya sur-le-champ deux serviteurs chercher Qénah, le Rékabite. À son arrivée, il céderait par donation le puits de la Mâchoire, à lui et à son peuple, ainsi que quatre-vingt-douze moutons.

Qénah descendit du mont Carmel une semaine plus tard, accompagné de témoins. La donation fut faite et enregistrée, et le jeune neveu de Qénah prophétisa joliment en jouant de la lyre. Son oncle jura amitié à Joachim en disant : « Si toi, ta femme ou ton enfant avez jamais besoin de notre aide, ces tentes sont les tiennes, quoi qu'il arrive, et ce peuple est le

rien. » Lorsqu'il eut regagné ses pâturages, il envoya en secret à la mère gardienne des vierges du Temple une femme qui lui fit présent de bijoux égyptiens ciselés pour le tirage au sort et la divination, ainsi que d'une coupe en sardoine du pays d'Édom pour jeter les sorts et d'une serviette de lin blanc pour les envelopper.

Tout le monde était fort satisfait, ceux qui vivaient dans les maisons et ceux qui vivaient sous les tentes.

Qui-tu-sais

Joachim et Cléophas, son bavard de beau-frère, discutaient à voix basse sous le mûrier, près du puits de Kozéba. Ils ne désignaient pas le roi Hérode par son nom. C'était toujours « Il », « Cet homme-là » ou « Qui-tu-sais », et de temps à autre Joachim l'appelait l'« Édomite ». Leurs remarques ne risquaient nullement d'être surprises par l'un des nombreux espions d'Hérode, mais ces précautions de langage leur étaient devenues habituelles. Ils savaient qu'Hérode lui-même se noircissait parfois les cheveux au charbon, déguisait ses traits, enfilait des habits plébéiens et se mêlait au peuple en devenant son principal espion.

« Pour un homme d'un naturel aussi violent et emporté, Qui-tu-sais a mûri ses plans avec une patience étonnante. Voilà combien d'années maintenant que l'on nous l'a imposé pour roi ?

– Plus de vingt-cinq, certainement.

– Il me semblait que cela faisait plus longtemps. Je l'admire presque pour son habileté politique et son gouvernement énergique qui ont apporté la paix et une sorte de prospérité à Israël, si je ne haïssais si cordialement en lui un ennemi secret de notre Dieu.

– La prospérité ? s'exclama Joachim. Son ombre, oui, pas sa réalité : le palais s'est enrichi aux dépens de la hutte, et les costumes d'apparat sont teints du sang des paysans. La

paix? Une paix romaine imposée à ceux qui survivent au massacre.»

Cléophas lui donna raison. «C'est vrai, nous ne devons jamais oublier son attaque impie contre la Ville sainte, les fous furieux qui, sur son ordre (même s'il a feint de réprimer leur violence), ont rougi leur épée du sang des vieillards, des enfants et même des femmes. Nous ne devons jamais oublier qu'il a fait assassiner les notables restés fidèles au roi Antigonos le Maccabée, et rempli ses coffres de leurs richesses confisquées. Quarante-cinq périrent, dont mon oncle Pinhas. Le temps ne peut effacer le sang. N'est-il pas étrange cependant que tout en sachant dans notre cœur que l'Édomite est un ennemi de notre Dieu, nous ayons si peu d'infractions patentées à la Loi à lui reprocher? Les docteurs d'Alexandrie qu'il emploie pour justifier ses actions sont plus rusés que des renards ou des serpents.

– Il paraît qu'il a remporté une nouvelle victoire juridique dans l'affaire de l'édit sur les cambrioleurs.

– En effet.

– Raconte-moi ce qu'il en est, mon cher Cléophas. Je n'ai entendu que de vagues rumeurs, colportées par mes serviteurs.

– Comme tu le sais, de nombreux cambriolages ont eu lieu en plein jour à Jérusalem pendant la semaine de la Pâque, tous commis par la même bande puissante. Et cela a recommencé à la fête de Pourim. Les voleurs ont réussi quelques beaux coups pendant que les propriétaires et leur famille se rendaient au Temple, ne laissant en général pour garder leur demeure qu'un vieux serviteur infirme. Pendant les fêtes, naturellement, il y a tant d'étrangers dans les rues qu'il est presque impossible de découvrir les voleurs une fois qu'ils ont quitté la maison avec leur butin. Or il se trouve que toutes les victimes de ces cambriolages étaient des Édomites, des Grecs ou des Juifs égyptiens liés à Qui-tu-sais. Cette

discrimination l'a agacé, bien entendu, et la semaine dernière il a publié un édit ordonnant que les cambrioleurs condamnés fussent dépossédés de leurs biens et exilés définitivement de son royaume. Scandalisés, les présidents de la Haute Cour ont envoyé des délégués protester que c'était entièrement contraire à la loi de Moïse.

– Ils avaient raison. En cas de vol, il est prévu que, à quelques exceptions près, le coupable rende quatre fois ce qu'il a pris. Si cela lui est impossible, il pourra être vendu en esclavage, mais pas plus de six ans et seulement à un Juif, pas à un étranger, de façon à lui permettre de rester membre de la communauté.

– Les délégués ont fait remarquer qu'exiler le coupable revenait à le couper de la communauté et à l'empêcher de revenir, y compris au moment des fêtes quand il est de son devoir de participer aux dévotions publiques, poursuit Cléophas.

– Très juste.

– C'est aussi ce qu'a dit Qui-tu-sais. «Ces vols sont tous commis pendant les jours saints, a-t-il répondu, et c'est justement ces jours-là que la ville doit être interdite aux voleurs. Mon édit vise les fils de Bélial qui, au lieu de participer pieusement aux dévotions publiques, se livrent à des cambriolages impies dans la demeure de ceux qui le font.» Les délégués ont encore protesté: «Mais exiler le coupable du royaume sans un sou revient à le vendre en esclavage à l'étranger, ce qui est contraire à la Loi.

«– Pas du tout, a-t-il répliqué. Du temps de Moïse, il n'y avait de communauté israélite que dans l'enceinte de leur camp du désert. Aujourd'hui, le peuple du Seigneur est aussi nombreux, sinon plus, à l'extérieur de mes dominions qu'à l'intérieur. Si l'un quelconque d'entre eux est empêché d'honorer Dieu à la manière ancestrale, ce n'est pas ma faute. Je suis intervenu en leur faveur souvent et avec succès.

Que les voleurs se rendent chez vos parents d'Alexandrie, de Damas, de Babylone, du Pont ou d'ailleurs, mais je n'en tolérerai pas dans ce royaume.

«– David n'a-t-il pas dit qu'il préférerait être portier de la maison du Seigneur que vivre confortablement dans la tente des païens! se sont exclamés les délégués.

«– Et quel honnête homme ne l'imiterait pas? a répondu Hérode. Mais le huitième commandement est formel: 'Tu ne voleras pas.' Et le vol est mis sur le même plan que l'inobservation du sabbat, l'adultère, le meurtre, l'idolâtrie, le blasphème, la sorcellerie, les témoignages mensongers: tous péchés punis de mort. Ne trouvez-vous pas anormal, hommes de savoir, que le huitième commandement soit le seul des dix que l'on puisse enfreindre sans craindre la mort ou le déshonneur?" Sur quoi, les délégués s'inclinent si bas qu'ils se cognent presque la tête contre le sol, et ils demandent avec humilité: "Qui sommes-nous pour mettre en question la sagesse de la Loi?"

«– Ménélas! appelle Hérode. Va chercher le vieux rouleau de la Loi! Trouve-moi le passage sur le vol."

– Tu l'imites à merveille.

– Et Ménélas, ce gros porc de cimetière, va jusqu'à la bibliothèque en se dandinant, fouille parmi les vieux rouleaux de papyrus et lit bientôt de son ton nasillard un texte du vingt-deuxième chapitre de l'Exode dont aucun d'entre nous n'a jamais entendu parler et qui dit en substance que quiconque cambriole la maison d'un voisin un jour de fête doit mourir, car, outre qu'il fait du tort à cet homme, il déshonore aussi le Seigneur. Hérode renvoie ensuite les délégués en déclarant: "Vous avez entendu? Mon rouleau de la Loi ne fait-il pas davantage autorité que le vôtre, hommes de savoir? Lisez le titre. Ne date-t-il pas du règne d'Ézéchias? N'a-t-il pas été emporté en Égypte par Onias, le grand prêtre, et ce cadeau précieux ne m'a-t-il pas été offert par son successeur en ligne

directe ? Je crains qu'à force d'être malmenés et copiés sans soin à partir d'un original en lambeaux, vos rouleaux ne soient devenus imparfaits." Son édit reste donc valable. Personne n'ose accuser le roi de faux ni défendre les cambrioleurs en disant que dépouiller des Égyptiens n'est pas un crime ou que le Seigneur a jeté Sa sandale sur Édom pour l'asservir.

– Il vaut mieux que l'on n'avance pas d'arguments aussi puérils, mon frère, fit Joachim avec animation. Hillel, notre docte maître, nous a recommandé de distinguer entre les commandements généraux et les commandements particuliers de notre Dieu. Nos ancêtres ont reçu l'ordre particulier de dépouiller ceux qui les avaient volés et réduits en esclavage, mais l'interpréter comme la permission de tromper et de voler les Égyptiens aujourd'hui, n'est-ce pas monstrueux ? Quant au texte sur Édom, il est cité honteusement hors de contexte, lui aussi. Que ce pays ait suscité la colère du Seigneur il y a des siècles n'autorise pas les cambrioleurs actuels à s'approprier les biens d'Édomites déterminés. Pour ce qui est de l'édit, nous verrons bien s'il a l'effet dissuasif escompté par son auteur. Mais cette innovation me déplaît. Je préférerais même voir ces brigands lapidés pour infraction au sabbat : s'introduire de force dans une maison verrouillée représente en effet une forme de travail, tout comme les combats, et il est interdit de se battre un jour saint. Qu'on les exile pour vol est intolérable.

– Mais pourquoi appelles-tu Hérode, l'Édomite, frère Joachim ? Tu sais certainement aussi bien que moi que, pour être né au pays d'Édom, il ne descend pas plus d'Ésaü que moi ?

– C'est pour éviter de lui donner un nom plus honorable. Je sais effectivement que des bandits édomites ont capturé son grand-père encore enfant lorsqu'ils ont mis à sac l'Ascalon des Philistins. Son père, qui servait l'abominable dieu-soleil local, n'a pu payer l'énorme rançon qu'ils exigeaient, et il a été élevé en Édomite. Mais, s'il n'était qu'un simple

esclave philistin, pourquoi avoir fixé une rançon aussi exorbitante? Pourquoi les Édomites lui ont-ils conféré un rang élevé, et pourquoi le roi Alexandre Jannée, le Maccabée, a-t-il recherché son amitié par la suite? Le père de cet enfant était un Esclave du Dieu, ce qui au pays des Philistins désigne habituellement un prêtre capturé ou réfugié. Peux-tu affirmer avec certitude qu'il était philistin? Nicolas de Damas écrit que les ancêtres de Cet homme-là étaient des Calébités de Bethléem et qu'ils revinrent de Babylone avec Esdras.

– Nicolas de Damas est un menteur!

– En tant qu'avocat célèbre, Nicolas n'a aucun scrupule quand il plaide une cause, mais, à ma connaissance, il n'a jamais falsifié de faits historiques. D'ailleurs, est-il vraiment impensable que Qui-tu-sais soit un Calébite de Bethléem, que ses pères aient servi les idoles de l'Abominable au temps de notre disgrâce et que, pendant les guerres menées par les Maccabées, les prêtres aient fui avec ces idoles au pays des Philistins où ils ont été accueillis par leurs coreligionnaires?»

Cléophas émit un grognement dubitatif. « En tout cas, le jour où le roi Alexandre Jannée s'est lié d'amitié avec le grand-père de Cet homme-là a été funeste, car depuis il a supprimé l'un après l'autre les derniers survivants mâles des Maccabées. »

Tous deux se turent, absorbés dans leurs réflexions. Puis, se remémorant la mort de Mariamne, l'épouse maccabéenne d'Hérode, Cléophas reprit: « J'ai assisté à l'exécution de la jolie femme de Qui-tu-sais. Ah! Qui décrira jamais la beauté de cette dernière fleur éclatante d'une race héroïque? La rose de Saron n'était qu'une mauvaise herbe par comparaison. Cette fleur était pourtant véreuse. Condamnée en même temps qu'elle, sa propre mère lui a reproché de les avoir perdues par son dévergondage. Et quoique certains pensent qu'elle a parlé de la sorte dans l'espoir de sauver sa vie aux dépens de l'honneur de sa fille, ses paroles, hélas, sonnaient

vrai. Mariamne marchait avec trop d'arrogance pour être innocente. Ah, l'adultère est un péché que l'on ne peut ni amoindrir ni pardonner, Joachim. Il est vrai que le roi, son époux, était responsable de la mort de son père, de son frère, de son oncle et de son vénérable grand-père invalide, vrai aussi qu'à deux reprises, avant de partir pour une mission dangereuse, il avait donné l'ordre temporaire de l'éliminer s'il ne revenait pas. Mais soyons justes envers lui : jamais il n'a levé la main sur Mariamne ni haussé la voix, et elle se devait assurément à lui en tant qu'époux et père de ses fils. Une femme doit obéir à son mari et rester fidèle à sa couche en toutes circonstances. Car fût-elle la meilleure, elle n'est qu'une femme, et, fût-il le pire, il est au moins un homme.

– C'est une loi sévère qui fait du choix d'un beau-fils une lourde responsabilité. Je suis content d'être quitte de ce fardeau en ce qui concerne ma fille Miriam ; c'est le grand prêtre Simon qui lui choisira un époux.

– Quelles que soient ses fautes, Simon a la conscience nette envers Dieu et les hommes, et tu peux être certain que ton beau-fils ne te déconsidérera pas. Mais nous parlions des infidélités de Mariamne.

– Certains affirment que l'Édomite l'aimait tant qu'il ne pouvait supporter de l'imaginer dans les bras d'un autre, même après sa disparition, et ils expliquent ainsi l'ordre temporaire d'exécution. On se rappelle ses manifestations de chagrin extravagantes quand elle est morte et, d'après une histoire obscène qui circule, il aurait même conservé son corps dans la myrrhe avec des intentions nécrophiles. On oublie toutefois qu'il n'a pas paru moins affligé ni abattu lorsque le frère de Mariamne s'est noyé dans les bains de Jéricho, un "accident" qui, comme nous le savons, s'est produit sur son ordre. Il feint le chagrin autant pour apaiser le fantôme du mort que pour détourner les soupçons. Il n'a jamais aimé Mariamne. Il l'a épousée pour profiter de l'estime populaire

dont les Maccabées ont si longtemps joui en Israël ; ce qui ne l'a pas empêché de les éliminer l'un après l'autre, et de l'assassiner elle aussi sans la moindre pitié... Il fera de même avec les jolis fils qu'elle lui a donnés et envers qui il affiche une affection si paternelle, je t'en fais le pari.

– Je m'en souviendrai, dit Cléophas. Mais j'ai du mal à croire qu'il tienne assez de la bête féroce pour tuer ses propres fils simplement parce que leur mère était une Maccabée. Et puis, s'il ne l'aimait pas passionnément, pourquoi ordonner qu'on la tue s'il mourait ?

– Il craignait sans doute qu'elle n'épousât l'un de ses ennemis et ne fonde une nouvelle dynastie issue de ce mariage. Il ne supportait pas l'idée que ses héritiers ne règnent pas sur Israël au moins autant de générations que ceux de David.

– Alors pourquoi penses-tu qu'il désire tuer les fils de Mariamne ? Doute-t-il de sa paternité ? Ils lui ressemblent pourtant beaucoup.

– Ils ne lui sont rien. Savoir que nous disons secrètement d'eux qu'ils sont bien nés d'un côté au moins l'exaspère. Et il a d'autres fils. N'oublie pas son aîné, Antipater, qui est destiné à lui succéder. C'est à son profit que Mariamne devait mourir et qu'elle est morte. Ce sera à son avantage que ses fils mourront à leur tour. Que personne ne sous-estime les titres d'Antipater. Hérode partagera peut-être même le pouvoir avec lui à la mode égyptienne.

– J'avais oublié jusqu'à son existence. Quelle sorte d'homme est-ce ?

– Bien que j'aie mené une enquête approfondie, je n'ai entendu aucun de ceux qui le connaissent bien prononcer un mot contre lui. Il passe pour studieux et généreux, dépourvu d'ambition ou de méchanceté, paie avec ponctualité, observe la Loi de façon scrupuleuse et chasse en outre à merveille l'autruche du désert, l'antilope et les bovidés sauvages. Mais, même si ce que l'on dit de lui est vrai, ce sont des qualités

gâchées chez le fils de son père ; et pour autant que je sache, il pourrait fort bien être le plus grand dissimulateur à avoir jamais porté de sandales. Je ne te révélerai toutefois mes pires craintes que lorsque les complots de Cet homme-là auront mûri. Quand tu apprendras que les fils de Mariamne sont morts, viens me voir, je te chanterai une nouvelle prophétie. Pour l'instant, je ne te donnerai qu'un indice. Tu te souviens de l'histoire du fétiche d'or de Dôra ? »

Cléophas sourit. C'était le roi Alexandre Jannée qui avait pris ce trophée aux Édomites pendant les Guerres : un crâne d'onagre, ou âne sauvage, en or pur pourvu de dents d'ivoire et d'yeux en pierres rouges. On le pensait de fabrication égyptienne antique. Les Édomites faisaient grand cas de ce fétiche qu'ils appelaient le masque de Nemrod. Lorsqu'il fut rapporté en triomphe à Jérusalem, un certain Zabidus, un Édomite qui se prétendait traître à son pays, se présenta devant Alexandre Jannée et lui dit : « Te rends-tu compte de ta chance ? Grâce à ce masque, tu peux vaincre définitivement Kozi, le dieu abominable de Dôra que l'on nomme Nemrod, et le chasser de toute la région. »

Alexandre, qui était grand prêtre en même temps que roi, lui demanda : « Comment est-ce possible ? »

– En attirant le Mauvais sur cette montagne grâce à une conjuration.

– La Loi l'interdit.

– Je le ferai sans la violer. »

Alexandre l'y autorisa quand il s'engagea à prononcer les incantations nécessaires hors de l'enceinte du Temple, dans la vallée des Jébuséens, appelée aussi vallée des Fromagers.

Zabidus décrocha alors le masque de la Belle Porte où il était attaché, l'enveloppa dans une couverture noire et plaça le paquet sur une corniche du mur, à bonne hauteur. Il mit en garde ceux qui l'observaient. « Si vous tenez à votre vie, n'approchez pas de ce trophée maudit. »

Puis, tout de blanc vêtu, il descendit dans la vallée où il demeura seul, au fond. Il posa sur sa tête un cadre de bois rond où étaient fixées quinze bougies allumées protégées par des lampes en verre teinté et, sur un cercle intérieur, cinq torches enflammées. Il commença alors à danser lentement en décrivant des figures géométriques, bénissant le nom de Jéhovah et sommant le dieu de Dôra de venir sans tarder à Jérusalem rendre hommage à son Seigneur légitime, le dieu d'Israël. Des milliers de Juifs le regardaient depuis les murs de la ville et les versants de la vallée, car il leur avait interdit de s'approcher de lui ou de faire le moindre bruit risquant de rompre le charme. C'était une nuit sans lune, et ils suivaient avec fascination les petites lampes qui clignotaient et tournoyaient au gré des mouvements de Zabidus, décrivant tantôt une spirale, tantôt une ellipse, tantôt un huit. Puis, brusquement, il poussa un grand cri qui paraissait plein de désespoir et de terreur, les lumières s'éteignirent, et une horrible plainte s'éleva.

Personne ne sut ce qui s'était passé. Certains pensèrent que Zabidus avait échoué et que Jéhovah l'avait puni de sa présomption. D'autres crurent au contraire que tout allait bien et qu'ils entendaient le cri d'agonie de l'Abomination de Dôra. Mais aucun ne s'aventura dans la vallée avant l'aube. Ils trouvèrent alors le cadre de bois et les lampes, les habits blancs de Zabidus soigneusement pliés, mais rien d'autre. Lorsqu'un serviteur du roi ouvrit le paquet posé sur le mur pour remettre le masque sur la Belle Porte, il ne contenait qu'un morceau d'argile rouge, la signature de l'Édomite. On ne retrouva jamais le masque.

«Le fripon était audacieux, dit Cléophas. Mais qu'une tête d'âne en or ait disparu autrefois des trophées du Temple ne m'attriste guère.

– J'ai la conviction que l'Édomite a obtenu cette relique de la famille de Zabidus en épousant Doris, qui est de Dôra, dit

Joachim avec lenteur. Et qu'il compte l'utiliser pour semer le trouble au nom de Nemrod. Tu as tort de parler de tête d'âne, car si l'on peut charger un âne de fardeaux et le battre tout son soûl, il faudrait être un imbécile ou un Samson pour oser se comporter de la même façon avec un onagre. Ce sont des tueurs d'hommes, et l'on s'en aperçoit souvent dans les cirques quand l'on met des prisonniers de guerre face à des bêtes sauvages. Ils sont rapides comme des hirondelles, rusés comme des mangoustes et meurtriers comme des bandits arabes.

– Mais c'est qui, ou quoi, ce Nemrod? Celui dont j'ai entendu parler était fils de Kush, et il est mort voilà deux mille ans.

– Je souillerais ma bouche si je te disais pour qui et pour quoi le tiennent les Édomites. Sois assuré en tout cas que son pouvoir n'est pas négligeable. Tu te rappelles au moins que Nemrod, seigneur de trois cent soixante-cinq guerriers, persécuta Abraham parce qu'il refusait de se prosterner et d'adorer de faux dieux? Je crains que Cet homme-là ne persécute Israël pour les mêmes raisons au nom de Nemrod.

– À Dieu ne plaise! » s'écria Cléophas, effrayé.

Hérode emmena les fils qu'il avait eus de Mariamne à Rome, où ils habitèrent une suite dans le palais de l'empereur Auguste. Leur père leur servit une rente excessivement généreuse et les confia à des précepteurs juifs, hommes honnêtes aux opinions orthodoxes, mais qu'il avait surtout choisis pour leur manque de courage et d'autorité. Il semble qu'il ait secrètement souhaité que ses fils prennent du goût pour les habitudes de débauche de la jeunesse romaine et se perdent en montrant du dédain pour la Loi d'Israël. En effet, au bout de quelques années, lorsqu'il fut certain que c'étaient de parfaits Romains, il les rappela à Jérusalem et les soumit à une sévère discipline religieuse. Il maria l'un

d'eux à sa nièce, la fille de sa sœur Salomé, et l'autre à une fille d'Archélaos, le roitelet de Cappadoce. Ces mariages ne les satisfirent ni l'un ni l'autre, et ils supportaient mal l'étude forcée des Écritures hébraïques, les dévotions graves et fastidieuses, le cérémonial irritant auquel ils devaient se soumettre, les limitations apportées par la Loi à leur nourriture, leurs boissons et leurs débauches. Le rusé Hérode s'arrangea aussi pour qu'ils apprennent par des ragots de palais des événements qui leur avaient été dissimulés jusque-là, et qu'ils se mettent ainsi à haïr en lui le meurtrier de leur mère et de leurs parents. On murmura à Alexandre, l'aîné, que les vêtements et les bijoux magnifiques portés par les épouses les plus récentes de son père avaient fait partie de la garde-robe de sa mère et étaient donc sa propriété. On persuada Aristobule, le cadet, que son mariage à la fille de Salomé le déshonorait parce que c'était sur les accusations de celle-ci que Mariamne avait été exécutée. Et pendant longtemps, jouant les pères indulgents, Hérode resta sourd et aveugle à leur attitude rebelle. Il attendit qu'ils osent aller plus loin et parlent à mots couverts de venger le meurtre de leur mère.

À peu près à la même époque, Hérode quitta Jérusalem pour l'Asie Mineure où son vieil ami Agrippa, le vainqueur d'Actium et l'homme le plus influent de l'Empire après Auguste, s'apprêtait à abandonner le commandement des armées d'Orient. Le roi implora le Romain de redonner aux marchands juifs installés dans certaines villes ioniennes leurs anciens privilèges, supprimés par les autorités municipales grecques, et notamment la liberté de pratiquer leur culte selon leur coutume ancestrale, le droit d'envoyer des dons au Temple et l'exemption de service militaire. Agrippa remercia chaleureusement Hérode de lui avoir signalé ces abus de pouvoir : il confirma les privilèges des marchands et envoya à Rome un rapport dénonçant l'insolence et la méchanceté des Grecs. Lorsque Hérode rapporta ces bonnes nouvelles

à Jérusalem et célébra l'événement en renonçant à un quart des impôts de l'année, les notables juifs lui souhaitèrent tous les bonheurs, et pour une fois ils étaient sincères.

Pendant son absence, la rancune d'Aristobule et d'Alexandre à son égard avait crû. Ils avaient ouvertement parlé d'aller à Rome l'accuser devant l'empereur d'avoir eu recours à des faux témoins pour perdre leur innocente mère, et ajouté qu'Archélaos de Cappadoce interviendrait en leur faveur pour obtenir justice. Leurs indiscretions étaient si notoires que l'on put difficilement reprocher à Hérode son acte suivant, qui consista à faire rentrer en grâce son fils aîné Antipater, les avertissant ainsi qu'ils s'exposaient à être déshérités s'ils ne s'amendaient pas. Jusqu'alors, Antipater avait eu interdiction de visiter Jérusalem en dehors des fêtes auxquelles tout Juif demeurant à moins d'une semaine de voyage est tenu d'assister. Son arrivée au palais attisa la colère des deux princes qui ne cessèrent de l'insulter et de le critiquer, mais il le supporta avec bénignité et feignit l'indifférence, ce qui lui valut d'être publiquement complimenté par Hérode pour sa patience. Antipater était un adulte réfléchi au caractère irréprochable, mais, comme il avait été élevé dans la colonie juive d'Alexandrie, il ne parlait pas le grec attique le plus pur, et son latin était barbare. Quand, lors d'un banquet, Alexandre railla son provincialisme et son ignorance des usages, Hérode s'engagea avec bonne humeur à combler ces lacunes. Il enverrait sur-le-champ Antipater parfaire son éducation à Rome. Peut-être Alexandre aurait-il ainsi une meilleure opinion de lui à son retour.

Antipater se rendit à Rome sous la protection d'Agrippa, et il fit à la famille impériale une impression aussi favorable que celle produite par ses deux frères avait été défavorable. La citoyenneté romaine ayant été accordée au père d'Hérode, Antipater était un citoyen de troisième génération, et Auguste lui donna le commandement d'un régiment de cavalerie alliée.

Il ne s'agissait pas d'une sinécure, et Antipater se révéla vite un officier capable et énergique. Lorsque les nouvelles de son succès parvinrent à Jérusalem, la jalousie poussa Alexandre à se laisser aller à un violent accès de colère en présence de sa belle-mère Salomé, qui répéta ses paroles à Hérode. Celui-ci tança sévèrement son fils, se déclara fort mécontent de son mode de vie et de celui d'Aristobule, et avertit qu'il s'était montré d'une grande patience à leur égard en raison de leurs ancêtres maternels, mais que, si leur conduite ne s'améliorait pas sur-le-champ, il se verrait contraint de modifier son testament en faveur de leur frère aîné.

Alexandre acheta alors du poison dans l'intention, suppose-t-on, d'éliminer Hérode avant qu'il n'ait le temps de toucher à son testament, mais cela n'est pas certain. Des espions vigilants s'en emparèrent, et Hérode traîna immédiatement ses deux fils à Rome, accompagnés de témoins, pour les accuser devant Auguste d'avoir comploté contre sa vie.

Les princes semblaient gravement compromis et, redevable depuis longtemps à Hérode de maintenir loyalement la paix au Proche-Orient, Auguste les aurait sans doute condamnés à mort si sa sœur Octavie, la veuve de Marc Antoine, qui s'était liée d'amitié avec eux pendant leur séjour à Rome, n'avait intercédé pour eux, et si elle n'avait été soutenue par certains sénateurs influents à qui Archélaos de Cappadoce avait écrit.

Auguste décréta que les preuves n'étaient pas concluantes. « Les empoisonneurs travaillent en secret, mon cher Hérode, résuma-t-il. Ils ne proclament pas leurs intentions à l'avance comme tes fils l'ont apparemment fait. Alexandre et Aristobule se sont conduits comme de vilains enfants et non comme des criminels accomplis. Ils sont jaloux des honneurs que leur frère aîné a mérités par sa sagesse et sa modestie. Il convient d'ailleurs de leur apprendre qu'il s'est joint à ma chère sœur Octavie pour implorer ma clémence. Il est pour eux un véritable ami, comme il sied à un frère aîné, et j'espère

que leur jalousie indigne va céder la place à la gratitude et à l'admiration. Je n'ai pas le cœur à les condamner, moi qui ai connu tant d'infortunes domestiques et vu tant de jeunes gens dépravés se repentir et se corriger par la suite.»

Une fois remis de leur frayeur, les princes furent irrités qu'Antipater ait été témoin de leur humiliation et exaspérés de l'entendre les féliciter de leur acquittement. Il avait en fait le cœur trop généreux pour aspirer au trône au prix de la vie de ses frères, mais, le mesurant à leur propre aune, ils le jugèrent hypocrite et décidèrent qu'il n'avait imploré la clémence d'Auguste qu'afin de ne pas être soupçonné d'avoir voulu leur mort.

Ils rentrèrent tous en Judée où Hérode convoqua les notables juifs dans son palais pour les informer de ce qui s'était passé. Puis, au grand embarras d'Antipater, il déclara : «L'empereur m'a gracieusement autorisé à choisir mon successeur. J'aurais beaucoup aimé avoir pour cohéritiers Alexandre et Aristobule, les fils que j'ai eus de l'infortunée Mariamne, car ils sont du sang royal des Maccabées, de ces glorieux héros qui ont assuré à Israël une liberté que le Seigneur m'a permis de vous conserver à vous et à vos enfants en des années de grand péril. Mais, hélas, ils ne se sont pas encore montrés dignes de régner sur Israël et, si mon âme m'était demandée ce soir, alors que mon ancien testament est toujours en vigueur, je mourrais malheureux, craignant que toute mon œuvre ne soit anéantie en l'espace de quelques mois. Ces princes ne comprennent pas encore la nécessité d'obéir fidèlement à la Loi, et ce qui est condamnable chez un simple citoyen l'est cinquante fois plus chez un roi qui doit servir de guide à des milliers de sujets. J'ai décidé de désigner pour successeur mon fils Antipater, qui est généreux et pieux, mais à sa mort, et même s'il a des fils, le trône reviendra conjointement à Alexandre et Aristobule si vous les jugez alors dignes de régner. Si quelqu'un désapprouve

cette décision, qu'il parle hardiment et sans délai avant que je n'enregistre et scelle le nouveau testament.»

Personne n'osa dire mot. Antipater était incontestablement le plus digne de régner des trois, et il était de surcroît le fils aîné d'Hérode.

Antipater se leva et, après avoir remercié brièvement son père de la bonne opinion qu'il avait de lui et qu'il s'efforcerait de toujours conserver, il dit espérer que l'on ne couronnerait pas de nouveau roi à Jérusalem avant de très nombreuses années. «Et s'il arrivait que la conduite de mes frères te satisfasse davantage d'ici peu, père, conclut-il – je suis d'ailleurs convaincu qu'ils ont le cœur plus noble que leurs paroles inconsidérées ne le laissent croire –, eh bien, je ne m'offenserais pas que tu les juges finalement dignes du trône de leurs ancêtres maternels. Je me réjouirai au contraire de leur bonheur, car nous sommes tous fils du même père et liés par les obligations naturelles de l'amour. Je n'ai à te présenter qu'une modeste requête, que personne ici ne pourra me reprocher puisque notre Dieu m'ordonne d'honorer mes deux parents également. J'aimerais que tu fasses rentrer en grâce ma mère, Doris, que tu as éloignée au moment de ton mariage avec Mariamne. Elle n'avait commis aucune faute et t'est restée fidèle toutes ces années, supportant sans un mot de plainte d'être privée de ta protection et de ton affection.»

Hérode accéda à sa requête de bon cœur et signa sur-le-champ un édit rétablissant la reine dans ses anciens droits.

Alexandre et Aristobule trouvèrent bientôt une alliée inattendue en la personne de leur tante Salomé, éprise d'un roitelet arabe nommé Sylléos qu'Hérode lui avait interdit d'épouser à moins qu'il ne consentît à se faire circoncire. Sylléos avait expliqué que son peuple le lapiderait s'il obéissait, et prié qu'on le dispense de ce rite, mais Hérode ne pouvait donner sa sœur à un infidèle incirconcis sans affaiblir sa position auprès des Juifs. Il préféra encourir l'inimitié de Salomé

et de Sylléos. Celle-ci en avait conçu une fureur sans bornes. L'écheveau compliqué des intrigues et contre-intrigues de palais qui suivirent et auxquelles participèrent la plupart des femmes d'Hérode offre peu d'intérêt, mais finalement, aidée par son amant Sylléos et les Grecs ioniens influents qu'Hérode s'était aliénés avec l'affaire des marchands juifs, Salomé réussit à mettre son frère dans une situation délicate à Rome.

Hérode avait en effet été amené à envoyer une petite expédition punitive en Arabie où Sylléos, qui lui devait beaucoup d'argent, donnait asile à des bandes de voleurs et leur fournissait armes et remonte, les encourageant ainsi à razzier les villages frontaliers du royaume d'Hérode. L'expédition fut un succès; elle permit de capturer les voleurs et de recouvrer la dette. Vingt-cinq Arabes environ furent tués. Sylléos courut à Rome se plaindre à Auguste qu'Hérode cherchait à dominer toute l'Arabie et l'avait envahie à la tête d'une immense armée. « Il a déjà supprimé deux mille cinq cents de nos citoyens les plus éminents et emporté d'immenses richesses », se plaignit-il.

Persuadé on ne sait pourquoi de croire à ces absurdités, Auguste écrivit à Hérode des mots sévères: « Considère-toi désormais comme un sujet et non plus comme un ami. » Car aucun roitelet n'avait le droit de se lancer dans une guerre offensive sans autorisation impériale. Le contenu de cette lettre filtra, et tout le monde estima que le trône d'Hérode chancelait. Avec l'aide de Salomé, Alexandre et Aristobule payèrent alors deux de ses gardes du corps pour l'assassiner pendant qu'il chassait dans le désert en faisant croire à un accident. Ils obtinrent aussi des chefs du parti sadducéen l'engagement verbal qu'ils soutiendraient leurs prétentions au trône si Hérode venait à mourir soudainement, et s'entendirent avec le commandant de la place forte d'Alexandréion pour qu'il les y accueille temporairement dès l'annonce de l'acci-

dent. Mais Hérode fut informé à temps du complot par une Salomé repentante, qui s'était brusquement rendu compte qu'elle avait agi impulsivement et que Sylléos ne l'aimait pas véritablement. Elle convainquit son frère qu'elle n'avait cessé d'agir dans son intérêt en incitant ses ennemis à se démasquer prématurément, et qu'il n'aurait aucun mal à regagner la confiance de l'empereur s'il se rendait à Rome ; elle savait en effet qu'il avait veillé à obtenir l'accord des autorités impériales les plus proches avant d'envoyer ses hommes contre Sylléos.

Hérode s'embarqua aussitôt pour Rome où il fit vite entendre raison à Auguste qui s'excusa de bonne grâce d'avoir douté de lui et ordonna que Sylléos fût jugé pour trouble de la paix, complot contre la vie d'Hérode et faux témoignage. Les avocats d'Hérode sollicitèrent l'ajournement du procès, souhaitant attendre que Sylléos fût conduit sous escorte à Antioche, le quartier général du gouverneur de Syrie Saturnin, qui déciderait si l'argent pris en Arabie réglait équitablement et en totalité la dette due à Hérode. Auguste leur accorda ce délai, et Sylléos fut aussitôt envoyé à Antioche.

Hérode révéla alors le nouveau complot ourdi contre sa personne par Alexandre et Aristobule, qu'il accusa d'être également coupables de la conspiration arabe. Auguste l'autorisa volontiers à les mettre à mort pour parricide.

Peu après, Cléophas se rendit de nouveau chez Joachim à Kozéba. Il le trouva en train de surveiller sa moisson. « Je suis venu sur ton invitation, frère Joachim, déclara-t-il.

– Tu es le bienvenu, mais je ne t'ai pas envoyé d'invitation.

– Tu m'avais engagé à revenir te voir lorsque les deux fils de Qui-tu-sais seraient morts. Ils ont été étranglés il y a deux jours à Samarie. Les jeux sont faits. C'est Nicolas de Damas qui les a accusés, et Antipater a été appelé à déposer parce qu'il avait obtenu les aveux des deux gardes meurtriers. Chante-moi ta prophétie !

– Voilà de bien mauvaises nouvelles!

– C'étaient des gredins; l'annonce de leur mort est une bonne nouvelle.

– Mauvaise, je te dis, car la nuit dernière j'ai rêvé que les lampes de Zabidus brillaient de nouveau, et j'ai entendu ses incantations idolâtres retentir dans les cours mêmes du Temple. J'ai vu Sacrilège, Blasphème et Idolâtrie, ces trois hideuses sorcières, festoyer dans notre sanctuaire béni, de sorte que toute la communauté d'Israël était souillée... Que le Seigneur Dieu défende Israël, Son serviteur, contre tous ceux qui cherchent à Lui nuire!

– Tu avais prédit la mort d'Alexandre et celle d'Aristobule, et la succession d'Antipater. Que prévois-tu à présent?

– Trouve la réponse à ma question et tu auras ta réponse – il s'agit d'une question simple et non d'énigmes compliquées comme celles que se posèrent autrefois Salomon et Hiram de Tyr. Pourquoi Hérode s'est-il montré si bon envers le peuple de Rhodes dont il a reconstruit le temple à Apollon, leur abominable dieu-soleil; pour les gens de Cos – un autre lieu sacré d'Apollon; pour les Phéniciens de Beyrouth, Tyr et Sidon; pour les Spartes, les Lyciens, les Samiens et les Mysiens – tous peuples qui adorent la même abomination sous un nom ou un autre? Pourquoi, en offrant de somptueux présents aux Éléens, les a-t-il persuadés de le nommer président perpétuel des jeux Olympiques?

– Je n'ai pas d'explication à ces actes, répondit Cléophas. Je ne peux que les condamner. Il est écrit: "Tu n'auras pas d'autres dieux devant Moi."»

L'héritière de Mikal

Après s'être débarrassé de son prédécesseur, le roi Antigonos Maccabée, Hérode avait d'abord choisi pour grand prêtre Ananel, un obscur Juif babylonien de la maison de Sadoq. Il le destitua vite en faveur du frère de Mariamne, héritier des Maccabées, qui n'avait alors que dix-sept ans. L'enthousiasme inopportun manifesté par la populace pour le jeune garçon quand il officia pendant la fête des Tentes signa cependant son arrêt de mort. Il se noya un soir dans les bains publics de Jéricho, pour avoir imprudemment participé à un joyeux concours de plongeon opposant deux équipes de courtisans d'Hérode. Ananel redevint grand prêtre, mais pour peu de temps. Plusieurs autres se succédèrent encore avant que la charge ne fût confiée à Simon, fils de Boëthus, et qu'Hérode la jugeât enfin en bonnes mains.

Juif d'Alexandrie, Simon appartenait bien à la tribu de Lévi, mais pas à une famille de grands prêtres. Il était petit, perspicace, méfiant, idéaliste, honnête, l'érudit le plus sûr d'Alexandrie, et apparemment dépourvu de préjugés sur les questions religieuses. Hérode lui avait demandé de vérifier la généalogie d'un candidat à la prêtrise dont la famille vivait en Arménie depuis quelques générations. Dans le rapport défavorable qu'il avait établi, Simon n'avait pas hésité à dénoncer l'ascendance imparfaite de plusieurs membres du Sanhédrin, apparentés à l'homme en question. Parmi eux

figuraient un ou deux de ceux qui critiquaient avec véhémence la ligne généalogique d'Hérode, ligne dont Simon entreprit avec obligeance de prouver qu'elle était bien plus illustre que le roi lui-même ne l'avait supposé. Hérode estima que ses talents étaient gâchés à Alexandrie. Il feignit d'aimer trop passionnément la fille de Simon pour vivre sans elle. Mais comment l'épouser décemment sans élever son père à un rang qui interdirait à ses autres femmes de la mépriser ? demanda-t-il à son frère Phéroras. Il destitua donc Josué, le sadocite, grand prêtre du moment, et nomma Simon à sa place. La fille de celui-ci se trouva être assez belle pour que l'on crût qu'il devait sa charge à son mariage royal plutôt que l'inverse.

Attaché à Hérode par les liens solides de la gratitude – car le roi le traitait avec respect et générosité –, Simon devint son fidèle serviteur. Sa famille, les Canthéras, devait son nom au scarabée, emblème égyptien de l'immortalité. C'était un genre de pharisiens, mais si imprégnés de philosophie grecque qu'ils voyaient dans les écritures hébraïques originales les vestiges surannés d'une époque barbare. Ils observaient scrupuleusement la Loi, mais uniquement pour rappeler aux masses non éclairées que « la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse », ce qui signifiait pour eux que se conformer à une religion, même barbare, est préférable à l'anarchie athée ou à l'affrontement de cultes concurrents. Ils regrettaient en privé que le conservatisme juif fasse de Jéhovah un solitaire refusant tous rapports avec les autres dieux et dont le peuple était unique – manière de voir qui provoquait le mépris ou la jalousie des étrangers selon les aléas de la fortune nationale.

Pour les Canthéras, Jéhovah n'était qu'une variante locale anormale de Zeus olympien, et ils souhaitaient de tout cœur que les différences qui le distinguaient de Zeus et des dieux correspondants de Rome, d'Égypte, de Syrie, de Perse et d'Inde puissent être aplanies dans l'intérêt de la paix inter-

nationale. Leur propre conception de la divinité était si grandiose et abstraite que Jéhovah avait l'air d'un simple démon tribal par comparaison. Ils soutenaient que les Juifs devaient trouver un terrain d'entente avec les Grecs, leurs voisins. Ah, si seulement ces derniers n'étaient pas aussi enfantins, joyeux lurons et irrévérencieux alors qu'ils avaient atteint l'âge mûr, et si les premiers n'étaient pas aussi graves, vieillots et dévots alors qu'ils n'étaient pas encore sortis de l'enfance, comme tout le monde serait heureux ! Les jeunes gens devaient jouir pleinement de la vie et imaginer les dieux et les déesses à la façon populaire, comme des hommes et des femmes de haute taille au visage resplendissant, doués de pouvoirs surnaturels mais éprouvant de grossières passions humaines, et dont les caprices obstinés empoisonnaient l'existence des hommes et la leur. En mûrissant, ils devaient s'initier progressivement au sens moral et historique des mythes antiques jusqu'à comprendre, dans leur vieillesse, que dieux et déesses ne représentaient que des figures de rhétorique, que Dieu était ce qui transcendait la nature physique... la sagesse immortelle, la réponse à toutes les questions qui pourraient jamais être posées.

D'accord avec Hillel, un des deux coprésidents de la Haute Cour et le théologien le plus révééré de l'époque, ils considéraient que le style des Écritures était oraculaire, aucun texte ou presque ne signifiant exactement ce qu'il semblait dire. Hillel décrétait ainsi avec générosité que la vieille loi « œil pour œil, dent pour dent » n'avait pas le sens qu'elle a dans les codes barbares, à savoir que si un homme aveugle son voisin ou lui fait sauter des dents, même accidentellement, il doit subir le même traitement. Selon lui, « Qu'un autre homme perde un œil ou une dent ne répare pas l'œil ou la dent perdue. Dans sa sagesse, le Seigneur ordonnait plutôt que le dédommagement en argent, en biens ou en terre obtenu par l'homme lésé équivaille à la perte subie ».

Simon n'était pas un Canthéras typique. Il convenait certes avec sa famille que, considérées comme des textes religieux inspirés, les œuvres d'Homère et d'Hésiode feraient théoriquement aussi bien l'affaire que celles de Moïse, un vrai philosophe pouvant suspendre son manteau à n'importe quelle patère. Mais il soutenait aussi que, dans la pratique, les Écritures juives, et notamment les livres prophétiques, avaient un avantage écrasant : on y trouvait une foi vibrante dans l'avenir, une croyance solide dans la perfectibilité du genre humain. De quelle autre littérature nationale pouvait-on en dire autant ? Même la solitude de Jéhovah avait du bon ; on pouvait y voir un type de l'unicité originale de la Vérité, partout brouillée par des vérités locales contradictoires. Et puis les Juifs étaient effectivement uniques à un égard : c'était le seul peuple au monde à porter en permanence dans son cœur la pensée de Dieu.

Hérode n'était ni un philosophe ni un poète. Il se moquait de la dévotion partagée de Simon pour Platon et le prophète Ézéchiel. Il mettait sa foi dans l'exercice brutal du pouvoir – un pouvoir acquis par la capture d'un oracle national, qu'il avait ensuite augmenté en obligeant les nations voisines à servir le dieu dont, en tant que roi, il avait fait l'instrument de sa propre grandeur. Mais secrètement, il nourrissait aussi la conviction mystique que, grâce à un acte de propitiation magnifique à Jéhovah, il retrouverait un jour sa jeunesse et obtiendrait une sorte d'immortalité. Il n'était pas homme à reculer devant un acte, si désespéré ou contre nature fût-il, s'il devait rendre son nom aussi glorieux que ceux d'Hercule, d'Osiris, d'Alexandre et des autres souverains mortels devenus des dieux grâce à leurs formidables exploits.

Simon ne connaissait pas toute l'ampleur des ambitions d'Hérode, mais il percevait parfois en lui un esprit présomptueux qui, lorsqu'il acceptait d'y réfléchir, lui paraissait grossièrement irrégulier. Cela ne le tracassa toutefois jamais au

point de le pousser à présenter sa démission. Quelle en était la nécessité? Même si Hérode s'imaginait être le Messie promis, la force militaire de l'Empire romain garantissait qu'il ne se lancerait pas inconsidérément dans une guerre de conquête religieuse. Par ailleurs, s'il lui arrivait de s'opposer aux avocats du Temple dans de nombreux cas où la Loi permettait plusieurs interprétations, il ne la contestait nullement dans son ensemble. Et, si pénibles que lui parussent les limitations imposées à son esprit royal, il lui faudrait rester toute sa vie l'humble serviteur d'un Jéhovah maintes fois vaincu, reconnaître qu'il n'était qu'un simple roitelet, un client de l'Empire romain et, pour finir, mourir comme tout le monde. Hérode ne pensait tout de même pas que ses vertus lui vaudraient d'être enlevé au ciel comme un Hénok ou un Élie? Oui, entre la puissance des légions romaines et l'autorité de la loi mosaïque, il ne restait aux ambitions d'Hérode qu'un champ bien réduit.

Dès qu'Antipater fut préféré aux fils de Mariamne, Simon noua avec lui une étroite amitié. Le prince avait étudié à Alexandrie auprès d'un parent de Simon. Il prenait la Loi plus littéralement que les Canthéras et, s'il était prêt à accepter l'interprétation généreuse que faisait Hillel de ses articles les plus durs, il avait en aversion la philosophie grecque qu'il jugeait dangereuse pour l'autorité des Écritures. Son père l'avait marié à la fille du roi Antigonos, morte depuis. Un fils et une fille étaient nés de ce mariage. Antipater le Jeune faisait ses études en Égypte chez les Canthéras. C'était un garçon calme et studieux. La fille, Cypros, était fiancée au fils d'Aristobule, qui deviendrait plus tard le célèbre Hérode Agrippa, mais n'était encore qu'un enfant. Antipater lui-même était promis à la fille nouveau-née d'Aristobule, mais n'avait pas d'épouse. Il se sentait seul. Son père lui laissait entendre qu'il avait une autre union en vue pour lui et que, en attendant, il n'avait qu'à se distraire avec des maîtresses; mais

c'était contre les principes d'Antipater. Comme les pharisiens, il pensait que coucher avec une femme autrement que dans l'intention d'assurer sa postérité déplaisait au Seigneur, ainsi qu'en témoignait l'histoire d'Onan. Il ne souhaitait cependant pas engendrer d'enfants à une Juive ou à une Édomite, car leur statut de bâtards les retrancherait de la communauté d'Israël. Et la Loi lui interdisait tous rapports sexuels avec des Grecques, des Phéniciennes ou autres étrangères.

Un matin de printemps, quelques mois avant l'exécution de ses frères, Antipater rendit visite à Simon dans ses luxueux appartements du Temple, qui donnaient sur le parvis d'Israël.

« Tu es soucieux, prince, dit le grand prêtre dès qu'ils furent seuls. Il est rare de te voir serein ces temps-ci. Ces nuages sur ton front me chagrinent. »

Antipater trempa à peine ses lèvres dans le vin que Simon lui offrit. Prenant une poignée de jeunes amandes laiteuses, il les brisa distraitement en morceaux qu'il disposa selon des motifs géométriques sur le bord d'un plateau en or. « Oui, Simon, je suis soucieux, répondit-il avec un soupir. Car régner en Israël, ou être le fils et le suppléant du roi, est bien peu de chose quand tous tes sujets méprisent en toi le parvenu. On obéit aux ordres que je donne au nom de mon père, mais sans empressement sauf chez les plus vils et, dans le cas des classes gouvernantes, avec un air délibérément renfrogné. Lorsque j'ai traversé le parvis à l'instant, les salutations ironiques de ces grands personnages m'ont cinglé comme des coups de fouet au visage. Je savais qu'ils se disaient : "Son père ne doit son trône qu'à nos ennemis, ces païens de Romains, et lui n'a même pas une goutte du sang des Maccabées. Il est le fils d'une païenne édomite, une petite-nièce du maudit Zabidus." Si je me montre sévère, ils haïssent en moi l'opresseur ; si je suis indulgent, ils me méprisent pour ma faiblesse. Je sais au plus profond de moi que je suis de leur race, que Jérusalem est ma patrie et la plus belle ville du monde. Voici ce que

je suis venu te demander : comment puis-je jamais espérer gagner l'amour et la confiance de mon peuple ? »

Simon répondit si promptement qu'il semblait avoir prévu la question. « Je vais te le dire, prince. La royauté réside dans la conscience que l'on en a, tout comme la liberté. Pense-toi roi, et la royauté brillera à ton front de l'éclat de l'or. Considère-toi comme un parvenu, et cette conviction déprimante te minera.

– Piètre réconfort, dit Antipater. Je ne peux modifier ma situation en regrettant que ma mère au moins n'ait pas été une Maccabée asmonéenne.

– Et qui sont ces Maccabées, prince ? répliqua Simon avec un rire ironique. Leurs ancêtres étaient menuisiers de village à Modîn, il y a à peine cent cinquante ans. Maccabée signifie “maillet”, tu le sais, et c'était le surnom de Judas, le fils de Mattathias qui a conduit la rébellion. Ces sobriquets tirés de sa boîte à outils, Mattathias en a donné à tous ses autres fils ; ainsi Éléazar qu'il a appelé “Auârân”, le “poinçon”. Si l'on remonte deux ou trois générations plus tôt, leur ascendance présente autant de trous qu'un tamis. Il n'est même pas établi que Mattathias était un lévite, et il n'appartenait certainement pas à la maison d'Aaron.

– Il n'en reste pas moins qu'ils se sont élevés à la dignité royale par leur courage et leur vertu.

– Ton père aussi.

– Pourtant, les grands du Temple l'appellent par dérision “Hérode d'Ascalon” ou l’“esclave édomite”, et voient en lui un étranger et un usurpateur. “Les Maccabées nous ont libérés du joug étranger, disent-ils. L'homme d'Ascalon nous en a fixé un autre solidement sur les épaules.”

– Ton père ne t'a-t-il jamais appris que tu étais mille fois mieux né que n'importe quel Maccabée, prince ? Que tu descendais en ligne directe de Caleb, fils de Yephunné, qui s'empara d'Hébron au temps de Josué ?

– Il m’a laissé entendre que nous étions des Calébités, mais j’ai cru à une de ses lubies. Après un bon repas, son esprit fourmille d’étranges idées.

– C’est la vérité, et il la tient de moi. Le grand-père de ton arrière-grand-père était un Calébite de Bethléem qui avait trouvé refuge à Ascalon. Enfant, ton arrière-grand-père fut enlevé par les Édomites qui en firent leur prince.

– Tu n’as pas raconté cela à mon père uniquement pour lui plaire?

– Prince! Je préférerais encore lui déplaire que de perdre ma réputation d’érudit auprès de mes collègues.

– Je ne t’accusais pas de mentir. Je me demandais si tu ne répétais pas une vieille légende, peut-être sans avoir pris la peine d’en vérifier l’authenticité historique.

– Ce n’est pas dans mes habitudes.

– Pardonne-moi!

– Je te pardonne. Mais pour pouvoir suivre mon raisonnement, tu dois t’ôter de l’esprit l’idée fautive que ton ancêtre Caleb était un Judéen, un arrière-petit-fils de Juda en personne, descendant du bâtard Péreç. Caleb était un Qénite d’Hébron, ville qui dans les temps anciens était le foyer d’Édom. La table généalogique figurant dans le deuxième chapitre du livre des Chroniques est une interpolation récente. Selon un mythe plus digne de confiance, que nous avons conservé en Égypte, Hur, fils de Caleb, lui-même fils d’Heçrôn le Qénizzite, épousa Miriam, la sœur d’Aaron, bien qu’elle ne fût “ni belle ni en bonne santé” et mourût dans le désert peu après. Hur seconda Moïse dans la bataille de Rephidim. Caleb fut l’un des dix champions envoyés pour espionner le pays de Canaan avant l’invasion de Josué. En traversant Hébron qui était alors occupée par les Anaqim, il visita Makpéla, la tombe de son ancêtre Abraham où il reçut les encouragements de la prophétesse qui interprétait les propos de la mâchoire

oraculaire du patriarche. Lorsque l'invasion commença, il conquiert Hébron, chassa les géants et épousa Azuba Yeriot, "la femme abandonnée des Rideaux de tente". Plus tard, il épousa également Éphrata de Bethléem.

– Comment interprètes-tu ce récit ? demanda Antipater.

– J'en conclus que les Calébités étaient des Qénites du pays d'Édom (les Qénizzites sont une branche des Qénites) qui occupaient Hébron à l'origine, mais qui, chassés de cette ville par une tribu d'envahisseurs du Nord, hommes de grande taille, se réfugièrent chez les Madianites d'Heçrôn, à la lisière du désert du Sinäi. Ceux-ci adoraient comme eux Miriam, la déesse de la Mer, appelée aussi Rahab, qui a pour signe le fil écarlate. Lorsque les enfants d'Israël arrivèrent d'Égypte avec Moïse, les Calébités devinrent leurs alliés et, plus tard, envahirent avec eux le pays de Canaan. Mais les Madianites refusèrent de participer à l'aventure et cette alliance-là fut dissoute. Après avoir reconnu le terrain, les Calébités reconquirent Hébron et se marièrent de nouveau avec les prêtresses de l'oracle d'Abraham, que les Géants avaient abandonnées dans leur fuite éperdue. Ils finirent par étendre leur domination un peu au nord d'Éphrata, la région des environs de Bethléem. Je pense que tu ne contesteras pas le bon sens de cette explication. »

Antipater parut troublé.

« Mais de même que les Calébités d'Éphrata devaient être absorbés plus tard par leurs alliés benjaminites, ceux d'Hébron le furent par leurs alliés judéens, poursuivit Simon. Un siècle ou deux après qu'Hébron eut été incorporée dans le royaume juif par David, le Calébite – car il était issu d'Hur –, on corrigea la généalogie de la tribu pour faire de Caleb un descendant de Juda et, par une interpolation supplémentaire, Qénaz, l'ancêtre éponyme des Qénizzites, fut absurdement mis au nombre des fils de Caleb. Les Calébités, eux, continuèrent cependant obstinément à se considérer comme des

Qénizzites et des enfants d'Édom. Le regard défavorable jeté sur l'histoire de cette tribu par les Juifs est exprimé par les noms que donne le Chroniste aux fils nés à Caleb de sa femme Azuba Yeriot: "Montant", "Relaps" et "Destruction". Les Calébités résistèrent manifestement à toutes les tentatives faites pour les amener à se conformer aux changements de la foi juive et, comme ils habitaient toujours la tente, ils évitèrent la captivité babylonienne en s'enfuyant tous ensemble au pays d'Édom, dont ils revinrent peu après accompagnés d'une troupe d'Édomites en armes. Par ailleurs, un de leurs clans, celui de Salma, alla reprendre Éphrata. Son chef épousa la prêtresse de Bethléem, et toi, prince, tu descends en ligne directe de ce chef par la branche aînée.»

Antipater prit une autre poignée d'amandes et se mit à former des étoiles à cinq branches. «Je ne peux réfuter ton raisonnement, dit-il avec lenteur. Mais je répugne à penser qu'il y a des interpolations dans les Écritures.

– Ne vaut-il pas mieux croire que des altérations s'y sont glissées qu'accepter un mensonge historique? Voilà en tout cas ce que j'ai dit au roi en établissant son ascendance par des recherches à Ascalon, Dôra, Hébron et Bethléem; et le matériel généalogique que m'ont soumis mes collègues de Babylone, Pétra et Damas confirment mes conclusions. Il m'est toutefois impossible de les faire accepter par les docteurs pharisiens, tant ils sont prévenus contre Hérode. Mais il y a un autre point d'une grande importance historique que je n'ai pas abordé avec lui, et dont je n'ai pas l'intention de lui parler.

– Cela signifie-t-il que tu comptes m'en faire part?

– Seulement si tu me jures le secret; tu ne dois révéler cette information à personne tant que ton père vivra.

– Tu excites ma curiosité, mais pourquoi vouloir m'apprendre ce que tu caches à mon père?

– Parce qu'il semble parfaitement satisfait du titre qu'il a

au trône alors que, s'il savait ce que je sais, il pourrait s'impatienter et être tenté par des actions dangereuses.

– Je ne crois pas que je devrais t'écouter. Pourquoi ce secret me serait-il moins nuisible qu'à lui ?

– À ta guise. Mais tu n'auras pas l'esprit en paix tant que tu ne le connaîtras pas, car il concerne tes droits au trône.

– En tant qu'ami de mon père, tu ne devrais pas me mettre devant ce dilemme, Simon, fit Antipater en s'empourprant. Je ne veux pas apprendre des secrets d'État qu'il me faudra dissimuler à mon père. » Et il quitta abruptement la pièce.

S'approchant de la table en bois de citronnier, Simon étudia le plat d'amandes qu'Antipater avait décoré de triangles et d'étoiles entrelacés. Il les dispersa à la hâte de crainte qu'un de ses serviteurs n'y vît une formule magique. « Plaise à Dieu qu'il n'aille pas raconter au roi ce que je lui ai dit ! marmonna-t-il. Mais s'il plaît à Dieu, il n'en fera rien. Il a mordu à l'hameçon, de cela je suis certain. Pourvu que ma ligne tienne ! »

Deux jours plus tard, Antipater revint, agité et pâle. « J'accepte de prêter le serment de silence dont tu m'as parlé, Simon. Tes propos m'ont tourmenté et empêché de dormir.

– J'ai commis une grande faute, prince, répondit le grand prêtre. Je n'aurais pas dû me laisser aller à parler. Je n'ai pas besoin de serment, ta parole m'est une garantie suffisante. »

Il confia alors à Antipater une théorie historique très peu orthodoxe, à savoir qu'en Israël tous les chefs et les rois d'autrefois avaient régné par les femmes, c'est-à-dire grâce à un mariage avec la propriétaire héréditaire du sol : Adam par mariage avec Ève ; Abraham avec Sara, Agar et Qétura ; Isaac avec Rebecca ; Jacob avec Léa, Rachel, Bilha et Zilpa ; Joseph avec Asnat ; Caleb avec Éphrata et Azuba ; Hur avec Miriam ; David avec Abigayil de Karmel et Mikal d'Hébron ; et tous les rois de la lignée de David en épousant une descendante matrilinéaire de Mikal. Simon apprit aussi à Antipater

que, lorsque la monarchie s'était éteinte, la lignée féminine de Mikal avait été absorbée par la maison d'Éli, la branche aînée des prêtres issus d'Aaron, que l'on nomma pour cette raison «héritiers de David ou Héritiers royaux».

Puis il conclut d'un ton solennel : « Voici ce que je n'ai pas révélé à ton père, prince : pour être véritablement habilité à régner sur Israël, un roi doit non seulement être calébite, mais aussi marié à l'héritière de Mikal ; et celle-ci hérite par ultimogéniture et non par primogéniture, ce qui signifie qu'il s'agit toujours de la fille cadette de la lignée. »

Antipater se montra d'abord incrédule. « On ne trouve pas un mot de cette théorie dans les Écritures ou le Commentaire, objecta-t-il.

– Sauf lorsque l'on sait lire entre les lignes.

– L'idée me paraît bizarre et peu vraisemblable.

– Tu sais qu'en Égypte, par exemple, le pharaon épouse toujours sa sœur.

– Oui, mais je ne me suis jamais demandé pourquoi.

– Parce que la propriété de la terre se transmet uniquement de mère en fille. Il en a été ainsi autrefois en Crète, à Chypre et en Grèce. C'était également le cas à Rome, au temps des rois.

– J'ignore tout de la Crète, de Chypre ou de la Grèce antique, mais cela ne se passait certainement pas ainsi à Rome, selon les manuels d'histoire.

– Ces manuels ont partout pour objet de rehausser la gloire des institutions existantes et d'effacer le souvenir de celles qu'elles ont remplacées. Je vais te prouver ce que j'avance. Tu te rappelles l'expulsion de la dynastie des Tarquin et la proclamation de la République romaine par Lucius Brutus ? Ton précepteur t'a sans doute demandé de composer un discours sur le sujet lorsque tu étudiais l'éloquence latine ?

– Oui, tous les étudiants y ont droit. Voyons voir... Tarquin I^{er} eut pour successeur un certain Tullius qui avait épousé